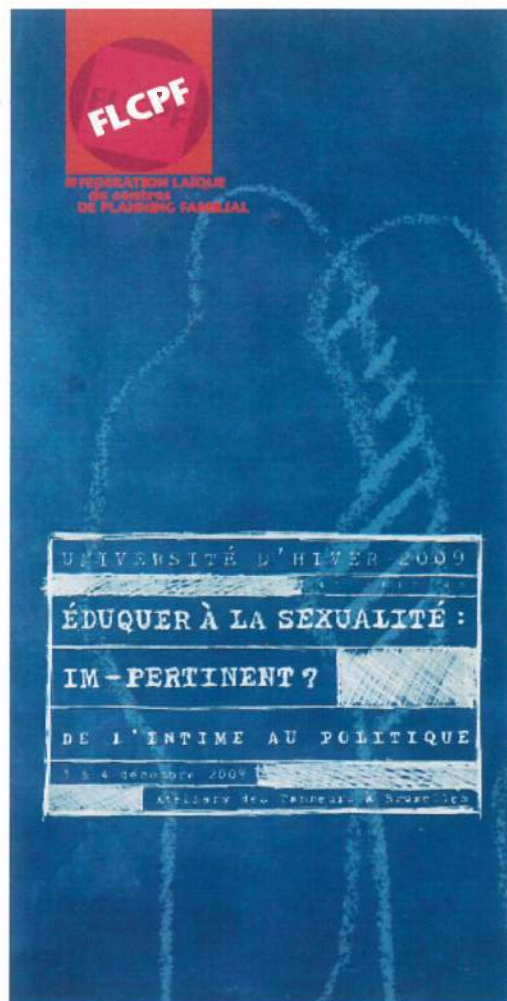




Éduquer à la sexualité : im-pertinent ?

ACTES DU COLLOQUE DES 3 ET 4 DÉCEMBRE 2009

Eduquer à la sexualité : im-pertinent ?

ACTES DU COLLOQUE DES 3 ET 4 DÉCEMBRE 2009

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE ET DE LA COMMISSION COMMUNAUTAIRE FRANÇAISE DE LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE



UNE RÉALISATION DU CEDIF,
CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'INFORMATION DE LA FÉDÉRATION LAÏQUE DE CENTRES DE PLANNING FAMILIAL
DÉCEMBRE 2010

FLCPF – CEDIF
34 rue de la Tulipe – 1050 Bruxelles
Tél. 02/502.68.00 – Fax 02/503.30.93 – cedif@planningfamilial.net

TABLE DES MATIERES

Regard historique sur l'éducation à la sexualité en Belgique <i>Valérie PIETTE</i>	3
Education à la sexualité : de quoi s'agit-il? Le point de vue des professionnels <i>Claudine CUEPPENS,</i> <i>en collaboration avec Danièle PETO et Monique MEYFROET</i>	8
L'amour, le sexe, soi et les autres, à travers les nouveaux moyens de communication : SMS, MSN, FB et autres GSM <i>Philippe LIOTARD</i>	12
L'éducation à la vie affective et sexuelle à l'école <i>Pascal GRAULUS</i>	21
Le planning familial et les autres intervenants psycho-médico-sociaux : quelle collaboration? <i>Intervention de Marlène ALVAREZ</i> <i>Intervention de Michèle KEYAERT</i>	23 28
Renforcement de l'éducation sexuelle à l'école : quelles perspectives en Communauté française? <i>Débat politique animé par Emmanuel DE LOEUL, avec Emir KIR,</i> <i>Isabelle MEERHAEGHE, Katty RENARD, Anne-Charlotte d'URSEL</i>	30
L'éducation sexuelle et affective : processus de libération ou de normalisation? <i>Jean-Michel LONGNEAUX</i>	37
Fragments d'intime : Amours, corps et solitudes aux marges urbaines <i>Pascale JAMOULLE</i>	46
Vers une fin de l'innocence de nos enfants? <i>Géraldine LEVASSEUR</i>	54

Les écrits repris dans cette publication n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

REGARD HISTORIQUE SUR L'ÉDUCATION À LA SEXUALITÉ EN BELGIQUE

Retranscription de l'intervention de **Valérie PIETTE**,
Historienne, Plate-forme Normes, Genres et Sexualité – ULB

Comment éduquer à la sexualité? Depuis quand a-t-on voulu éduquer à la sexualité? L'histoire de l'éducation sexuelle est évidemment liée à l'histoire de la sexualité. Des problèmes méthodologiques se posent pour approcher les discours sur la sexualité et sur les pratiques sexuelles : nous sommes dans l'intimité et les choses sont peu dites ou écrites. L'histoire de la sexualité ne sera pas la même selon que l'on parle des hommes ou des femmes, mais les différences sont aussi ethniques et de classes sociales. Le discours actuel sur la sexualité a été façonné et créé par la bourgeoisie du 19^e siècle. Dans cette approche, la sexualité de l'autre dérange : celle de la femme, de l'étranger et surtout celle, supposée débordante, de la classe ouvrière.

La religion, est un des moyens essentiels de diffusion de l'éducation sexuelle. Au 19^e siècle, la religion catholique essentiellement, se structure autour de deux institutions : le célibat auquel sont astreints ceux qui font profession de s'engager au sein de l'Eglise et le mariage qui est le seul espace autorisé pour les relations sexuelles. Le mariage est un sacrement indissoluble qui légitime les rapports sexuels parce qu'il assure la procréation et la fidélité. Sont donc inacceptables pour la religion : l'adultère, la fornication, l'amour libre, le concubinage, le divorce, etc.

L'Eglise entend aussi faire respecter les exigences de la nature. Seul est considéré comme naturel, l'accomplissement potentiellement fécond entre un homme et une femme. Sont donc contre-natures la masturbation, le choix d'un autre partenaire, l'homosexualité, la bestialité et aussi toutes les pratiques non procréatives (fellation, sodomie, etc).

Les théologiens développent donc une morale sexuelle limitée aux seules pratiques procréatrices hétérosexuelles au sein d'une union monogamique. Ils vont écrire en latin, des sommes sur la sexualité, qui existent encore aujourd'hui dans l'Enfer de toutes les bibliothèques du monde. Ces ouvrages sont presque des manuels d'éducation sexuelle qui n'ont rien à envier à certains films pornographiques d'aujourd'hui. Tout est écrit dans les moindres détails. Ces ouvrages sont destinés aux prêtres pour les aider à poser des questions dans le cadre de la confession. C'est un moyen pour débusquer, chez les femmes essentiellement, ce qui se passe dans l'intimité du couple. La confession est donc un lieu de contrôle mais aussi sans doute, un lieu d'éducation à la sexualité. Pierre Larousse, républicain anticlérical, le dit dans son premier grand dictionnaire : c'est en confession que la jeune fille entend parler pour la première fois, d'actions dont elle ignore jusqu'au nom, qu'une femme apprend plus de choses en un quart d'heure qu'en 20 ans de mariage. Ce n'est pas faux quand on voit la liste de questions détaillées données par les curés. Les anticléricaux vont d'ailleurs, fin 19^e et début 20^e siècle, traduire en français et publier ces manuels de confession en expliquant que toutes les jeunes filles perdent leur idéal romantique au sein du confessionnal à cause de la perversité des curés et de l'Eglise.

En dehors de cela, l'Eglise dit peu de choses sur la sexualité. Les premières positions officielles du Vatican datent du 20^e siècle : les encycliques *Casti Connubii* (1930) et *Humanae Vitae* (1968). Pour la première fois, les papes se penchent sur la sexualité et aussi évidemment sur la contraception. C'est l'époque de la méthode Ogino et plus tard, l'arrivée de la pilule contraceptive. Le pape, et surtout des prêtres belges, vont être très sévères par rapport à la contraception, mais il y a aussi beaucoup de prêtres et de médecins catholiques qui

acceptent les méthodes contraceptives. La pilule, à peu de choses près, a failli être acceptée. Il y avait vraiment une ouverture assez importante dans les années 60, par exemple en Belgique autour de Pierre de Lochet. Mais en 1968, l'encyclique réaffirme la position extrêmement rigide du Pape et de l'Eglise catholique.

On connaît peut-être moins, le discours sur la sexualité de la médecine au 19^e siècle. Au fur et à mesure que le siècle passe, le médecin remplace le prêtre comme arbitre et expert du désir sexuel. Le discours médical devient graduellement la forme dans laquelle les normes et les pathologies de la santé sexuelle peuvent être publiquement discutées. Les médecins deviennent véritablement les experts du sexe. La médecine à l'époque se spécialise, elle devient plus scientifique. A la fin du 19^e siècle, apparaissent la psychiatrie, la sexologie et la psychanalyse qui émergent en tant que branches de la pratique médicale et qui vont se consacrer de plus en plus intensément à la sexualité et à ses problèmes. Les médecins deviennent un corps social extrêmement important avec une véritable voix dans la société et un pouvoir de plus en plus puissant. Ils vont écrire un nombre incalculable d'ouvrages sur la sexualité; les bibliothèques des médecins du 19^e valent bien celles des églises.

Les médecins décrivent ce qu'ils voient dans leur cabinet et se penchent sur ce qui est normal et ce qui ne l'est pas. Ils vont d'une certaine manière inventer le discours sur la sexualité, en tout cas tel que nous le connaissons aujourd'hui. Ils vont aussi, nous sommes à l'époque de Darwin et du néo-darwinisme, reprendre de vieilles théories sur la dégénérescence de l'être humain. Par exemple, ils considèrent que la prostitution est criminogène et criminelle, que la prostituée à cela dans les gènes, etc. Ces croyances sont extrêmement profondes au 19^e siècle. Les médecins vont également identifier les problèmes sexuels dont la masturbation. Un médecin suisse, Tissot, va écrire un recueil gigantesque sur l'onanisme. L'ouvrage sera réédité plus de 60 fois, traduit dans de nombreuses langues et connaîtra un succès international fascinant. Cet ouvrage dit notamment, que la masturbation rend sourd mais aussi qu'on en meurt dans d'atroces souffrances! Cela fait sourire aujourd'hui mais ce discours va imprégner tout le discours médical du 19^e siècle et tous les manuels « d'éducation sexuelle », même s'ils ne portent pas ce nom. Cela a évidemment influencé le schéma mental dans lequel les individus ont vécu leur sexualité. Le livre de Tissot a véritablement marqué les esprits.

Les médecins vont également décrire les perversions sexuelles, aidés par les médecins légistes et par les débuts de la psychiatrie. Ils vont nommer scientifiquement un certain nombre de maladies, elles ne sont plus dès lors de l'ordre du moral ou de l'immoral. Il s'agit du sadomasochisme, du fétichisme mais aussi de l'homosexualité. Le terme d'homosexualité ne date que de 1869 et est inventé avant celui d'hétérosexualité. Les premiers mouvements homosexuels ont parfois récupéré les discours médicaux de l'époque : si l'homosexualité est une maladie, il ne s'agit plus d'une faute. On retrouve d'ailleurs cela plus récemment avec la théorie du gène de l'homosexualité. Il n'y a d'ailleurs pas si longtemps que l'Organisation Mondiale de la Santé a retiré l'homosexualité de la liste des maladies mentales. Les perversions vont donc être créées par les médecins et analysées dans de très nombreux ouvrages dont des encyclopédies médicales. Il est très bien vu dans une maison respectable et bourgeoise d'avoir dans sa bibliothèque une encyclopédie médicale. C'était le livre que l'on ne pouvait pas aller voir étant enfant et donc très attrayant et c'est une manière pour les enfants d'être éduquer à la sexualité. Les dictionnaires ont eu une influence importante dans l'éducation à la sexualité. Depuis les années 1920 des lois importantes existaient en France et en Belgique, contre la publicité pour la contraception et contre l'accès à l'avortement. Ces lois ont d'ailleurs perduré chez nous, jusqu'en 1973 et 1990. On peut constater qu'à cette époque, le mot contraception ne se trouvait pas dans le dictionnaire, de peur que les femmes

apprennent de quoi il s'agit et quelles sont les méthodes qui existent. Les dictionnaires et les encyclopédies ont une influence importante dans l'éducation à la sexualité.

Pour les médecins, l'objectif de l'acte sexuel reste la fécondation et la perpétuation de la race. Nous sommes, à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, dans un discours de plus en plus eugéniste. La position dite du missionnaire est unanimement présentée comme la posture raisonnable de l'accouplement qui ne saurait se dérouler ailleurs que dans le lit conjugal. On dit par exemple que la présence de miroirs dans la chambre est déconseillée pour avoir de beaux enfants. Qu'il est nécessaire de se pénétrer de l'importance de l'acte sexuel qui doit être bref, dénué de raffinement superflu et s'opérer dans l'ombre.

A l'époque, on est persuadé que l'homme en perdant du sperme se vide quasiment de sa substance vitale. C'est pour cela qu'il faut ne pas trop consommer et que si on consomme, c'est bien pour se reproduire. Les médecins vont dénoncer le coït interrompu, le coït anal, les caresses bucco-génitales, la masturbation réciproque, etc. Tout cela est présenté comme la source de nombreux problèmes pour la santé des époux, donc pour leur mariage et pour la société en général. Cela montre bien que la sexualité est aussi un enjeu politique.

Pourtant la prostitution existe et beaucoup d'historiens estiment que la première révolution sexuelle est celle de l'érotisation du couple conjugal qui voit le jour à la fin du 19^e siècle. Les époux de la bourgeoisie ramènent, dans le lit conjugal, de nouvelles pratiques sexuelles apprises dans les bordels. Citons en exemple une citation d'un médecin spécialiste de l'hygiène conjugale (1887) : *« La jeune femme chaste ayant appris dans le lit conjugal transformé en lupanar, les odieux stratagèmes de la débauche, ne se contentera plus des caresses du mari et voudra connaître d'autres hommes. Une fois sa pureté violée, sa lascivité n'aura plus de frein. Ayant trompé la fonction de l'amour qui est de procréer des enfants, elle est logiquement amenée à tromper son mari. »*

Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur le monde médical qui va bien plus que la religion, marquer l'histoire de la sexualité jusqu'à nos jours. Mais aussi pour montrer à quel point la science que l'on dit objective, ne l'est jamais et n'est jamais neutre évidemment. Par exemple, à un moment donné, les hommes ont cru que pour pouvoir procréer la femme devait jouir lors des rapports sexuels, que l'ovulation était liée à l'orgasme. Cela a duré peu de temps mais cela a été très intéressant parce que du coup les médecins ont commencé à écrire des manuels pour les maris qui devaient faire jouir leur femme. Quand on s'est rendu compte que tout compte fait cela n'avait rien à voir, l'importance de la jouissance de la femme est devenue tout à fait secondaire. Les découvertes scientifiques changent la perspective du discours sur la sexualité mais aussi de l'éducation à la sexualité.

Qu'en est-il du droit et de la place de l'Etat dans la sexualité? Il y a un grand silence en Belgique autour du droit et de la sexualité au 19^e siècle. Par exemple, l'homosexualité n'est pas criminalisée, elle ne l'a jamais été. Ce qui pose un problème de sources aux historiens d'ailleurs, à la différence de l'Angleterre par exemple avec un procès célèbre comme celui d'Oscar Wilde. Cela ne veut pas dire qu'aucune loi n'existe, il y a l'attentat aux bonnes moeurs par exemple, mais pas de criminalisation.

L'homosexualité n'a jamais non plus officiellement fait partie des fléaux sociaux comme ce fut le cas en France de 1946 à 1981 au même titre que l'alcoolisme, la tuberculose, la syphilis. La Belgique n'a jamais légiféré en la matière. Cela ne veut pas dire que l'Etat n'a jamais rien fait en matière de sexualité. Il a essentiellement voulu préserver et protéger du vice, dans ce cadre une de ses grandes craintes a été la prostitution. Les mouvements abolitionnistes ou réglementaristes ne datent pas d'hier. Ce sont de très vieux discours qui existaient déjà au 19^e siècle.

Il faut noter aussi tout le mouvement sur l'eugénisme. Il faut préserver la race, en faire une race supérieure, et pour cela il faut contrôler les parents et les éduquer à la sexualité. On a vu naître au début du 20^e siècle, beaucoup de ligues eugéniques, basées d'ailleurs aussi à l'ULB! La Belgique a tenté d'établir une visite médicale avant le mariage dans le but d'obtenir un certificat pour pouvoir se marier. Cela a été fait par le régime de Vichy mais ne l'a pas été en Belgique bien qu'il y eut de grandes campagnes dans ce sens.

Dans l'entre-deux guerres, l'Etat intervient par rapport à la prévention de la syphilis. Des films seront réalisés et projetés à l'armée et dans les écoles. L'idée qui prévaut est que la meilleure protection, c'est de ne pas avoir de rapports sexuels même si des préservatifs sont, déjà à l'époque, distribués à l'armée. Le message est peut-être un peu court mais au moins, on parle de sexualité.

Quand on voit les campagnes de l'époque (affiches, films, etc), on peut relever des analogies et une comparaison intéressante, du point de vue historique, peut être faite avec les campagnes sur le sida. Sida qui lui aussi a permis de parler de sexualité. C'est en 1984, en Belgique, que les préservatifs ont pu être vendus ailleurs qu'en pharmacie « grâce » au sida. Avant, c'était impensable. L'idée de trouver des distributeurs de préservatifs un peu partout dans les espaces publics, voire les écoles, est donc assez récente et on la doit à l'épidémie du sida.

Les brochures sur le sida sont très explicites. On y parle de fellation, de cunnilingus, etc. C'est aussi une manière de parler de sexualité.

L'Etat va donc se mêler de plus en plus de sexualité, le débat va devenir politique mais surtout philosophique en Belgique. Nous avons des avancées significatives dans le début des années 60, issues des mouvements laïques et franc-maçons, avec la création de centres de planning familial à Anvers, Gand et Bruxelles. Ce sont également les premières émissions télévisées de *La Pensée et les Hommes* qui vont parler explicitement de sexualité. Un courant pour l'éducation à la sexualité et pour la contraception était également présent au sein de l'Eglise catholique belge, on pense évidemment au chanoine de Locht déjà évoqué précédemment.

En 1973, l'affaire Peers va volontairement mettre les choses sur la place publique grâce à des médecins qui disent ouvertement avoir pratiqué des avortements. On a donc parlé politiquement de sexualité de manière importante. Un sujet comme l'avortement représente le seul moment en Belgique (si on excepte le cas de Léopold III) où le Roi n'a pas régné.

Parallèlement, la technologie et les médias ont toujours été d'une certaine manière « au service » de la diffusion de l'éducation sexuelle. Chaque découverte technologique s'est toujours traduite dans une utilisation à caractère sexuel. Prenons l'exemple du cinéma. Les frères Lumière viennent à peine d'inventer le cinéma qu'on crée, à Chicago, un film qui s'appelle *Le baiser*. Il ne dure que quelques minutes, va connaître un immense succès et directement vont naître des ligues de censure. Les conservateurs ont toujours considéré le cinéma comme le lieu par excellence, d'éducation sexuelle. Toutes les ligues de vertu, de moralité publique vont toujours essayer d'interdire que les jeunes aillent au cinéma. C'est également valable aujourd'hui avec les nouvelles technologies et internet.

L'école et la famille sont aussi évidemment des lieux d'éducation sexuelle. Prenons l'exemple de la mixité à l'école. La mixité a toujours été perçue comme extrêmement progressiste même si cela n'a pas été un vrai combat sociétal. Déjà au 19^e siècle, avec les internats et les écoles non mixtes, l'inquiétude existait de voir se développer des « amitiés particulières ». Dès lors, la mixité s'est imposée en terme d'éducation à l'hétérosexualité. Même le sexologue Wilhem Reich, qui a marqué l'histoire de la sexualité et de la psychologie, expliquait dans son ouvrage

La lutte sexuelle des jeunes, comment faire pour favoriser, grâce à une école mixte, le développement hétérosexuel des adolescents. Le docteur Alexander Sutherland Neill, auteur de *Libres enfants de Summerhill*, ouvrage mythique pour la nouvelle pédagogie, se flattait de sa méthode avant-gardiste car disait-il, en 38 ans l'école n'a produit aucun homosexuel. La raison en est que la liberté donne des enfants sains. Certains conservateurs se sont donc ralliés à la mixité car même si un danger existe à rassembler filles et garçons, au moins le risque est hétérosexuel ! La non mixité mènerait à une société totalement homosexuelle ce qui évidemment, serait la pire des choses.

En promotionnant la mixité pour éviter l'homosexualité, on était dans un problème de sexualité ; en risquant de fragiliser la différence entre homme et femme, nous étions désormais, dans un problème de genre.

EDUCATION SEXUELLE : DE QUOI S'AGIT-IL? LE POINT DE VUE DES PROFESSIONNELS

Claudine CUEPPENS,
FLCPF

Un groupe de travailleurs des centres de la FLCPF, encadré par deux personnes-ressources (psychologue et sociologue), s'est réuni pour travailler le thème de l'éducation à la vie affective et sexuelle autour des deux questions suivantes :

–Qu'est-ce que l'éducation à la vie affective et sexuelle ?

L'importance du contexte historique : D'où vient le concept ? Comment a-t-il évolué et pourquoi ? Quelles actions ce terme recouvre-t-il ? Que signifie parler de sexualité avec des tiers ?

L'importance des mots : Pourquoi sommes-nous passés de l'éducation sexuelle à l'éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle ? Qu'est-ce qu'éduquer ? Peut-on éduquer à la sexualité ? Peut-on éduquer à la vie affective ?

–Pourquoi en faire?

La prévention : S'agit-il de prévenir des maladies ou une grossesse non désirée? Que signifie prévenir et faire de la prévention?

La promotion : S'agit-il de promouvoir la santé sexuelle? Que signifie promouvoir? Promouvoir des bons comportements? Quelles valeurs cela sous-entend-t-il?

L'objectif était de prendre un temps de réflexion sur une des composantes essentielles du travail en centre de planning familial afin d'ouvrir le point de vue et de mieux cerner les dimensions socioculturelles du travail quotidien.

Tout au long de la réflexion, les membres du groupe se sont heurtés à différentes difficultés. Il était malaisé pour eux de s'éloigner de leur strict cadre de travail, en particulier des animations en milieu scolaire, ainsi que de faire abstraction du cadre légal dans lequel ils travaillent et des obligations qui en découlent (décret ambulatorio en région bruxelloise et subvention en fonction des activités en région wallonne). Il n'était pas facile non plus de s'extraire de contextes et de publics particuliers (affirmation de la spécificité du secteur, travail en milieu multiculturel).

Aussi, alors même que les participants sont sensibilisés à la question, il n'a pas été évident de parler de sexualité et de la mettre en mots ensemble. Cela s'est également traduit dans la difficulté à retenir un terme qui convienne à chacun :

- éducation sexuelle
- éducation à la sexualité
- éducation sexuelle et affective
- éducation à la vie affective et sexuelle
- éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle

Le choix s'est porté finalement sur Education à la sexualité.

Malgré ces écueils, le groupe a élaboré des réponses aux deux questions initialement posées.

Qu'est-ce que l'éducation à la sexualité?

Définition minimaliste :

Processus de transmission de savoirs et de valeurs propres à favoriser un développement de la sexualité en harmonie avec les autres aspects de la vie de l'individu et sa place dans la société. L'éducation à la sexualité est un processus parce qu'elle s'intègre dans l'éducation à tous les âges et toutes les étapes de la vie. Il s'agit de communiquer un ensemble de connaissances sur la sexualité à des personnes en tant que sujet en transmettant des valeurs, à savoir ce qui est vrai, beau, bien selon un jugement personnel plus ou moins en accord avec celui de la société de l'époque; la sexualité étant comprise comme un ensemble de comportements relatifs à la pulsion sexuelle et à sa satisfaction.

Cette définition a été qualifiée de minimaliste tant la diversité et la richesse des contextes dans laquelle elle peut se développer sont importantes. On retrouve ces aspects dans la réponse à la question suivante.

Pourquoi en faire?

On distingue 5 types de motivations à faire de l'éducation sexuelle :

- anthropologique: parce que tout être humain est sexué, que la sexualité humaine n'est pas instinctive et implique une transmission des codes et règles qui la régissent dans une société donnée
- sociétal: parce que l'être humain vit dans une société en mouvement dans laquelle les codes et les normes changent et brouillent les repères de l'intime et du public
- politique: pour continuer au niveau politique, par militantisme et subversion, l'action et la réflexion menées aux deux niveaux précédents
- individuel: pour offrir un espace d'écoute où les individus peuvent déposer questions et craintes quant à leur sexualité
- personnel: parce que chaque professionnel a une histoire personnelle qui l'a mené à travailler ces questions

Le prolongement de la réflexion est indispensable pour arriver à une position publique et politique en matière d'éducation sexuelle, ce qui est le but ultime. Nous ne pourrions donc éviter d'aborder la suite de la réflexion sur le comment, pour qui, avec qui faire de l'éducation à la sexualité?

COMMENTAIRES DES PERSONNES-RESSOURCES

Monique MEYFROET, psychologue clinicienne et formatrice

Ce groupe m'a énormément intéressée mais aussi touchée, par la difficulté que chacun éprouvait à aborder les questions posées. L'objet de la réflexion était très difficile à approcher, au point que nous l'avons appelé « le sujet-savonnette ». Nous avions le sentiment qu'à chaque tentative de définition, l'objet nous échappait ou le laissions s'échapper, que nous n'arrivions pas à dire tous les éléments qui le constituaient. Chaque propos semblait en occulter un autre.

Une phrase de l'intervention de Valérie Piette m'a interpellée : on peut parler de sexualité mais on parle toujours de celle des autres.

Le travailleur de centre de planning familial ne peut pas se cacher derrière cette assertion parce qu'il parle aux autres en essayant de les traiter comme sujet, tout en restant lui-même sujet. Il s'agit bien là de toute la difficulté.

Je voudrais illustrer mon propos en commençant par une phrase de Didier Anzieu : *« L'acquisition par le sujet de son identité sexuelle dépend de deux conditions : une condition nécessaire, à savoir, qu'il ait pour la contenir une peau à lui à l'intérieur de laquelle il se sent précisément sujet; une condition suffisante, à savoir, qu'il fasse, en relation avec des fantasmes pervers polymorphes et œdipiens, l'expérience sur cette peau de zones érogènes et de jouissances qui peuvent y être éprouvées »*¹.

C'est bien cela l'objet du travail en éducation à la sexualité. On imagine combien il est périlleux d'essayer d'approcher cette question, par exemple avec des jeunes dans un cadre scolaire. Comment peut-on traiter les jeunes comme sujets? Comment peut-on parler de jouissance? Comment peut-on les mettre en relation avec les fantasmes?

Les sujets abordés concernent la reproduction et son côté naturel. Alors que, d'un point de vue psychologique, nous sommes dans un mouvement de va-et-vient incessant entre le naturel et le culturel, l'affectif et le sociétal.

Comment définir notre travail auprès de nos commanditaires sans leur faire peur?

Nous aimerions faire de « l'éducation à la sexualité », mais nous n'osons pas le dire parce que c'est trop subversif. Alors nous parlons de vie affective, de relation, etc. Le terme de « sexualité » est par trop subversif, trop impertinent. Nous savons que si nous l'annonçons d'emblée, nous ne pourrions pas travailler dans de bonnes conditions.

Le seul moment où cela ne pose pas trop de problèmes, c'est quand on demande au planning familial de faire ce que d'autres n'osent pas faire : par exemple, parler de sexualité à des handicapés pour qu'ils comprennent ce que c'est mais ne la pratiquent pas!

On se rend compte que les travailleurs de centres de planning familial et ceux qui pratiquent l'éducation à la sexualité, sont eux-mêmes, dans une difficulté permanente de créer leur identité à propos de la sexualité.

Danièle PETO, sociologue et maître assistante à l'Institut Supérieur de Formation Sociale et de Communication (ISFSC) et à la Haute Ecole de la Province de Namur (HEPN)

Beaucoup de choses sont sorties de ce groupe de réflexion.

Tout d'abord, il est apparu combien le planning familial est pris dans la turbulence de mutations socioculturelles contemporaines. Cette sexualité dont on parle tant et qu'on présente dans le discours contemporain, comme « hors-tabou », dont on est donc censé pouvoir parler facilement, reste en fait fortement marquée par le poids des normes et du contrôle social. Le sociologue Michel Bozon² en propose une clé de lecture intéressante en disant que si les contrôles et normativités externes ont essentiellement disparu, les individus ont véritablement intériorisé les manières d'être, de faire, de penser, qui renvoient à la bonne sexualité.

Il prend comme exemple ce qu'on appelle la santé sexuelle, avec ce mot d'ordre presque indiscutable aujourd'hui, de la performance sexuelle. Avoir une bonne sexualité, c'est avoir une sexualité performante et si vous n'y arrivez pas, il y a des aides possibles, psychologiques

¹ D. Anzieu, *Le Moi-peau*, Dunod, 1995.

² M. Bozon, La nouvelle normativité des conduites sexuelles ou la difficulté de mettre en cohérence les expériences intimes, in J. Marquet (dir.), *Normes et conduites sexuelles. Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Louvain-la-Neuve, Bruylant Academia, 2004, pp. 15-33.

ou médicamenteuses. La sexualité devient un enjeu de la structuration personnelle avec la nécessité ou la difficulté, de valider constamment l'image qu'on a de soi et qu'on veut donner aux autres. Démarche qui demande, de la part de l'autre, un regard bienveillant, un regard de reconnaissance. Or, aujourd'hui, dans un centre de planning familial, la consultation psychologique semble prendre de plus en plus d'importance par rapport aux autres activités, entre autres les animations en éducation à la sexualité. Il faut peut-être y voir un lien avec cette transformation de la normativité autour de la sexualité.

Dès lors, il apparaît particulièrement important, lorsqu'on développe une réflexion sur l'éducation à la vie sexuelle et affective, de se demander quel type de « savoir d'autorité » on véhicule en faisant ce genre de travail. Je reprends cette notion de savoir d'autorité à une anthropologue, Brigitte Jordan, pionnière de l'anthropologie de la naissance. Elle en dit ceci : « *Le savoir d'autorité, c'est une pratique particulière légitimée qui est reproduite au sein d'une communauté de pratiques dans une situation particulière* »³. Il me semble évident qu'il y a un savoir d'autorité qui est véhiculé par les travailleurs de centres de planning familial, déjà à travers des représentations légitimes, dominantes au sein de la société. Ceux et celles qui mettent en œuvre l'éducation à la sexualité en sont-ils conscients et peuvent-ils l'exprimer? Est-ce un savoir d'autorité qui est propre aux travailleurs de centres de planning familial ou est-il véhiculé par la société en général ?

Ce qui nous amène à un troisième aspect important à souligner. Il concerne lui directement les professionnels du secteur du planning familial. Le planning familial s'est créé au départ de positions militantes, de revendications qui visaient à bouleverser une série de représentations dominantes dans la société, autrement dit bouleverser un certain savoir d'autorité. Le professionnel du planning familial n'est-il pas coincé, aujourd'hui, entre trois sortes de contraintes, antinomiques peut-être, certainement paradoxales? D'une part, le militantisme (mais lequel?), d'autre part, les réalités et les contraintes de la reconnaissance par les pouvoirs publics (subventions obtenues si les missions décrétales sont bien remplies) et enfin, le changement de public, qui parfois ne veut plus parler de sexualité (c'est clairement le cas avec certains publics immigrés mais c'est peut-être tout autant le cas avec un public non immigré même si l'expression de cette résistance est différente).

Comment, dès lors, trouver un juste milieu entre le respect de l'autre, de son savoir d'autorité et le militantisme de départ, qui visait, entre autres, l'émancipation féminine ?

Enfin, ces différents aspects et les questions qu'ils entraînent s'articulent autour d'un sentiment de responsabilité de la part des professionnels de planning familial que j'ai ressenti comme écrasant plutôt que motivant.

³ Br. Jordan, *Birth in Four Cultures. A Crosscultural Investigation of Childbirth in Yucatan, Holland, Sweden, and the United States*, USA, Waveland Press, 1993, p. 154 (ma traduction).

L'AMOUR, LE SEXE, SOI ET LES AUTRES, À TRAVERS LES NOUVEAUX MOYENS DE COMMUNICATION: SMS, MSN, FB ET AUTRES GSM

Philippe LIOTARD

Anthropologue, chargé de mission pour l'Egalité entre les Femmes et les Hommes à l'Université Lyon 1

Apprendre à aimer, apprendre à faire l'amour renvoient à des apprentissages qui semblent aller de soi et qui se font même malgré soi. La perception des premières émotions amoureuses, des premiers désirs sexuels est sans doute troublante. Elle s'inscrit pourtant dans un processus de maturation par lequel chaque individu se découvre tout en découvrant les autres, initiateurs de ces émois. Cet apprentissage de soi et des autres se fait malgré les adultes, et cela à un double titre : en leur absence (pas besoin d'adulte pour apprendre « ça »), mais aussi malgré leur intervention (l'apprentissage se fait qu'ils le veulent ou non).

Et pourtant les adultes n'ont cessé de tenter d'infléchir cet apprentissage. Par exemple, en 1971, certains d'entre eux, membres d'un collectif militant emmené par le docteur Carpentier, ont distribué un tract intitulé « apprenons à faire l'amour » à la sortie du lycée de Corbeil dans l'Essonne (France), ce qui a fait scandale. Ce tract contenait des informations qui se décentraient de la biologie de la reproduction pour aller vers une anatomie du plaisir. Il débutait ainsi :

« APPRENONS À FAIRE L'AMOUR CAR C'EST LE CHEMIN DU BONHEUR
– C'EST LA PLUS MERVEILLEUSE FAÇON DE SE PARLER ET DE SE CONNAÎTRE

1. *L'homme possède un organe fait de tissu érectile : la verge. La femme possède un organe beaucoup plus petit mais équivalent, situé au-dessus de l'orifice extérieur du vagin : le clitoris.*

Ces deux organes sont de taille variable suivant les individus mais cela n'a aucune importance : il n'y a pas lieu de s'en inquiéter, l'important est de savoir s'en servir. »⁴

D'entrée, le texte centre l'information sur le plaisir et les manières d'en obtenir. Suivent six paragraphes expliquant que le plaisir peut venir seul ou bien à deux et aborde les caresses, la pénétration, l'orgasme, la contraception, l'homosexualité... Le propos est technique, explicatif, informatif. En notant toutefois « *qu'en toute pratique sexuelle, ce qui compte c'est le désir qu'on en a et le plaisir qu'on y trouve* », il situe clairement les actes sexuels du point de vue d'une finalité qui est l'obtention du plaisir, là où les codes sociaux transmettent aux jeunes générations que cette finalité réside dans la reproduction.

L'information est venue d'un collectif militant, agissant aux portes du lycée, dans le but d'apporter des connaissances qui, à l'époque, étaient difficilement accessibles aux mineurs (l'âge légal de la majorité était alors fixé à 21 ans). Il s'agissait d'un geste politique se positionnant contre les adultes référents. A la fin du trac figure une invitation aux lycéens et lycéennes à poursuivre leur instruction : « *Au cas où vous auriez des explications à demander, interrogez vos parents ou vos professeurs.* » Oui, mais voilà, interroger ses parents ou ses professeurs sur la question de la sexualité est loin d'aller de soi, surtout à l'époque (le docteur Carpentier sera suspendu un an d'exercice par l'ordre des médecins pour son rôle

⁴ Texte distribué par le Comité d'action pour la libération de la sexualité. Il a été repris dans Jean Carpentier, *Textes Libres*, Paris, L'Impensé radical, 1972, réédité chez Maspero, Jean Carpentier, *Apprenons à faire l'amour*, Maspero, 1973. Pour une contextualisation de ce qui va devenir l'affaire Carpentier : Philippe Liotard, « Éducation physique, éducation sexuelle et apprentissage des rapports sociaux de sexe depuis la fin des années 60 en France », in Jean Saint-Martin et Thierry Terret, *Sport et genre. Tome 4. Apprentissage et institutions éducatives*, Paris, L'Harmattan, p. 227-246.

dans cette intervention éducative sauvage). Le tract se conclut donc par une invitation à la défiance vis-à-vis des adultes incarnant l'autorité éducative : « *Vous comprendrez d'après leurs réactions (en général : « Vous en parlerez quand vous serez plus grand », ou encore gêne, voire hostilité). Vous comprendrez pourquoi vous n'y avez pas pensé plus tôt. Vous comprendrez que vous êtes déjà "grand". Vous saurez ce qui vous reste à faire.* » Ce qu'il reste à faire pourrait se résumer ainsi : se passer des adultes pour explorer la sexualité et apprendre à se connaître, pour aller vers le bonheur.

Aujourd'hui, près de quarante ans après l'affaire Carpentier (seulement quarante ans pourrait-on dire) un tel apprentissage de la vie sexuelle s'inscrit pourtant dans un projet politique via un projet éducatif porté par l'institution. En France, les textes ministériels définissent une *éducation à la sexualité* (mise en œuvre détaillée dans la circulaire n°2003-027 du 17 février 2003), inscrite dans le socle commun des connaissances et des compétences (décret du 11 juillet 2006) visant l'acquisition de compétences sociales et civiques. Elle est pensée comme un outil d'éducation à deux niveaux : d'une part en matière de santé (transmission d'infections sexuellement transmissibles, contraception, IVG) et par ailleurs en matière d'éducation (prétexte à la réflexion sur les relations entre les garçons et les filles, les violences sexuelles, les violences dans les relations amoureuses, la pornographie ou encore la lutte contre les préjugés sexistes ou homophobes...). Cette vision nous amène à nous demander quel est le projet d'éducation en la matière, ou plutôt à identifier des projets qui se situent à des niveaux différents. A quoi s'agit-il d'éduquer ? A la santé, à la responsabilité, à la vie sociale et relationnelle ?

Au moment où la Ministre française de la santé Roselyne Bachelot rappelle les enjeux d'une information sur la contraception pour lutter contre les grossesses non désirées⁵ deux conceptions se font face dans les prises de position politiques.

La première situe la sexualité comme pratique à risque. C'est du moins ce qui organise les contenus de la formation. Il s'agit d'enseigner les connaissances nécessaires à la prévention des grossesses et des infections sexuellement transmissibles. La sexualité se présente comme une activité dangereuse, une activité à risques. Cette représentation est la représentation institutionnelle. Elle se rationalise sur l'argument de santé publique. La seconde conception emprunte à une définition large de la santé et situe la sexualité comme un élément du bien-être. Selon cette conception, la sexualité est une activité souhaitable, désirable, contribuant à l'équilibre individuel et relationnel. Cette conception invite à la penser en relation avec la vie affective. Elle permet aussi de se situer du côté des représentations adolescentes pour lesquelles la sexualité est nécessaire au plan identitaire, voire urgente au plan de l'expérimentation de soi.

Ce long préambule étant posé, je dois avouer que je ne connais pas les textes belges. Aussi, je vais m'en tenir au point de départ des présentes journées d'études, tel qu'il a été suggéré par les organisatrices : « *L'éducation à la vie affective et sexuelle ne se limite pas à l'apprentissage de la fécondité et de la contraception, des conduites à risques ou des gestes techniques des relations sexuelles mais inclut forcément une réflexion sur les valeurs et plus précisément sur la valeur que l'on donne ou que l'on prête à l'autre et à soi-même* ». Ce propos renvoie à différents niveaux du processus d'éducation. Celui-ci est double : il consiste d'une part à transmettre depuis les générations adultes vers les jeunes générations les éléments d'une culture, et par ailleurs, pour les jeunes générations, à s'approprier ces

⁵ Je termine ce texte début février 2010 après que la Ministre de la Santé Roselyne Bachelot a confié au journal *Le Parisien* du 02/02/2010 sa volonté de « *mettre le paquet sur l'information en milieu scolaire* » en matière de contraception.

éléments. Ce double processus invite donc le désir de la transmission des adultes à rencontrer celui de l'intériorisation par les enfants. Les uns ont envie de transmettre des choses de leur culture alors que les autres ont envie d'apprendre. Posée en ces termes, la question de l'éducation fait apparaître un possible conflit entre les envies de transmettre et celles d'apprendre. Le conflit paraît d'autant plus difficile que l'éducation en question porte sur la sexualité, réalité complexe s'articulant aux questions du droit et de la morale.

Une dernière remarque sur l'éducation est nécessaire avant d'entrer dans le vif de la discussion. Ce qui se transmet de la culture, ce sont des manières de faire, de sentir, de penser, de paraître. Et tout ceci ne relève pas seulement de réalités objectives comme les connaissances, la langue, etc. mais aussi d'éléments subjectifs comme les symboliques, les normes, les valeurs, les idéaux... Eduquer à la « vie affective et sexuelle », pour reprendre la formule retenue dans ces journées d'étude suppose en effet la transmission de connaissances (sur la fécondité, la contraception, la prévention), mais aussi la transmission de valeurs, comme le respect (de soi, des autres), la responsabilité, de normes (notamment la norme hétérosexuelle qui se diffuse en tant que norme et qu'idéal par un certain nombre de dispositifs, même si, dans le même temps il est affirmé qu'il n'y a pas de normes en matière de sexualité...).

La question qui se pose alors dans l'éducation à la vie affective et sexuelle consiste à s'interroger sur le type de culture qui se transmet, ainsi que sur les manières dont elle se transmet. Pour les intervenants, cela amène à s'interroger sur les fins qu'ils visent. Dans le processus de transmission que veulent-ils léguer aux jeunes auprès de qui ils interviennent. La question peut se poser autrement et très simplement : Quelle amélioration vise-t-il ? Sachant que tout projet éducatif vise à infléchir les choses vers un mieux, quel est ce « mieux » auquel ils aspirent en matière d'éducation affective et sexuelle ? Quelles sont les normes comportementales qu'ils visent à inculquer ?

Une autre question se pose, articulée aux précédentes. C'est celle de ce que connaissent les enfants et les adolescents – que j'appellerai désormais « les jeunes » pour aller vite, tout en sachant que « les jeunes » renvoie à une catégorie plurielle dans laquelle l'âge, le sexe, l'origine sociale, le niveau d'instruction, et bien d'autres éléments interdisent de penser que tous les jeunes partagent une seule et même culture. Si les adultes visent la transmission d'éléments qu'ils jugent souhaitables à faire acquérir, les jeunes, eux, n'ont pas attendu les adultes pour se constituer des représentations sur la sexualité et sur la vie amoureuse. Voilà où se situe la nouvelle question : sur ce que les jeunes auxquels on s'adresse ont à leur disposition en la matière.

Une action éducative bien pensée interdit de faire comme si le public auquel on s'adresse ne connaît rien à l'affaire. Il importe au contraire de connaître les éléments de la culture que l'on cherche à infléchir, ce qui suppose d'intégrer les savoirs disponibles comme la pornographie, ou les usages de l'Internet, de la presse pour adolescentes, etc., quel que soit le jugement que l'on peut porter sur ces savoirs et ces usages. Ce sera, après ce positionnement sur la notion d'éducation comme double processus, le canevas de ma réflexion.

Le propos se situe donc désormais du côté des processus d'appropriation des éléments de la culture par les jeunes. Il vise à mettre en évidence ce que les jeunes de la première décennie des années 2000 ont à leur disposition en matière de représentations de la sexualité. Qu'apprennent-ils ? Comment ? Par quels canaux ? Voici les questions qui seront débattues à partir de l'exploration des mécanismes de communication et d'exploration issues des nouvelles technologies : téléphone portable (GSM), Internet, messagerie instantanée (MSN), réseaux sociaux (*Facebook*, *Myspace*...), blogs...

Avant de discuter de ces nouveaux usages de l'information et de la communication qui se passent très largement des institutions et des adultes (d'où leur angoisse face à des usages qu'ils ne connaissent pas et qui, pour nombre d'entre eux, les dépassent), avant d'aller sur leurs effets de connaissance et sur les interactions qu'ils génèrent, je vais maintenant poser ce qui se joue du côté de l'apprentissage. Que se passe-t-il pour les jeunes ? Qu'est-ce qu'apprendre la vie affective et la vie sexuelle ?

Au sens strict, il est impossible de répondre à une question qui se résume à « qu'est-ce qu'apprendre la vie ». Néanmoins, il est possible de dire que cet apprentissage se traduit par plusieurs choses. D'abord, il permet d'accéder à une représentation de ce que sont la sexualité et l'amour, mais aussi à une représentation de ce qu'ils devraient être. Ensuite, bien sûr, il s'agit d'accéder à une pratique. Il convient alors d'imaginer comment faire, avant même de pouvoir faire (imaginer comment « on doit » embrasser, comment « il faut » s'y prendre, etc.). Il s'agit aussi de se plier à des normes comportementales liées à la manière dont chacune et chacun vont imaginer comment « ils doivent » se comporter... en tant qu'homme ou en tant que femme en devenir, vis-à-vis des autres hommes et des autres femmes. Enfin, apprendre la sexualité se comprend aussi comme l'accès au statut d'adulte. Les guillemets utilisés pour nuancer les formules renvoyant à une injonction (« il faut », « on doit ») sont là pour indiquer que les représentations se construisent sur la base de normes et de codes sociaux. L'imaginaire de ce qui est normal et de ce qui ne l'est pas pour un garçon et pour une fille constitue en effet un élément central pour comprendre les comportements adolescents en matière de sexualité.

Car s'ils apprennent à faire l'amour, s'ils en acquièrent une idée, s'ils en expérimentent des pratiques, les jeunes apprennent (au sens où ils intériorisent) bien d'autres choses. Certes, ils peuvent acquérir des techniques (de caresses manuelles ou buccales, de pénétration, etc.). Mais ces techniques ne se résument pas à un savoir-faire. En apprenant que ces techniques existent, les novices de la sexualité apprennent en même temps les significations et les valeurs qui leur sont associées. Dès lors, ils apprennent – mais encore une fois, cet apprentissage est lent, diffus, aléatoire et n'a rien d'un apprentissage scolaire qui se rapporterait à une progression didactique – également que le fait de se livrer à ces techniques sexuelles les inscrit dans un mode de relation à eux-mêmes et aux autres. Qu'apprennent-ils en effet quand ils entrent dans la vie affective et sexuelle⁶ ?

Et bien ils apprennent à *ressentir* des émotions, à aimer, à souffrir, à réagir à ces émotions et à adapter leurs réactions aux codes sociaux. Ils apprennent aussi à *paraître*, par exemple paraître « disponible » ou « pris-e ». Ils apprennent de la sorte à se *comporter* avec autrui. En apprenant la vie sexuelle, ils apprennent en outre à prendre et à donner du plaisir grâce à des techniques dont on a déjà parlé. Que cela soit plus ou moins bien fait, c'est important. Et c'est aussi un élément de l'apprentissage, le fait qu'il y ait des choses qui marchent, d'autre pas, certaines dont on s'aperçoit qu'elles nous conviennent, d'autres qui ne nous plaisent pas.

Sur tous ces points, l'apprentissage se fait à partir de ce que j'appelle des influences diffuses. Les jeunes apprennent à partir des savoirs socialement disponibles auxquels ils ont accès. Nous l'avons vu tout à l'heure, le tract « Apprenons à faire l'amour » (1971) a pu être une de ces influences, à un moment où ces savoirs étaient tenus à distance de celles et de ceux qui avaient les plus envie d'y accéder.

⁶ Vous comprenez bien que je me situe ici du point de vue de l'anthropologue qui s'interroge sur une forme d'initiation. Mon propos n'est pas opposé par exemple à celui des psychanalystes pour qui l'entrée dans la vie affective et sexuelle se fait très tôt, voire tout de suite. Il le complète plutôt. Je me place ici au moment où les individus vont inscrire les dimensions affectives et sexuelles dans un projet de vie à court, moyen ou long terme.

Les influences diffuses sont cependant très diverses. Dans notre société de la communication la révolution du numérique a, de plus, rendu accessible une multitude d'informations naguère plus confidentielles. Les fictions (depuis les contes et les romans en passant par les mangas, jusqu'aux feuilletons télévisés, dessins-animés et films) diffusent des modèles et exposent des mises en scène de l'amour comme de la sexualité. Qu'un manga comme *Step up Love Story*⁷ ou qu'un livre comme *Le Guide du zizi sexuel*⁸ soient des best-sellers indique assez comment la question alimente la curiosité des enfants et des adolescents. Toutefois, *Blanche Neige* comme *Avatar* véhiculent aussi, même si ça n'est pas l'objet, des modèles de l'amour où sont exposés certains types de relations entre les femmes et les hommes.

A côté des fictions, les médias diffusent également des informations sur les questions de l'amour et du sexe. Qu'il s'agisse de la presse féminine ou des productions pornographiques, ces informations constituent autant de réponses aux questions que se posent les enfants et les adolescents. Or, on sait qu'un enfant (ou un adolescent) répond toujours aux questions qu'il se pose. Par conséquent, s'il est possible de mettre en cause les sources d'informations auxquelles ils s'abreuvent, s'il est possible d'en contester la validité, voire la moralité, il n'empêche que le processus de quête lui-même n'est en rien condamnable et, au contraire, pleinement constitutif de l'apprentissage de la vie sexuelle, c'est-à-dire pleinement constitutif de l'apprentissage de soi.

La circulation et le partage des informations ainsi glanées accordent aussi, en matière d'influences diffuses, une grande importance à celles des pairs. Si la question de l'existence d'une « culture jeune » reste ouverte, il n'en est pas moins vrai qu'il existe des caractéristiques générationnelles à l'appréhension de la sexualité, liées aux manières de s'informer et de communiquer qui semblent caractériser, sinon une classe d'âge, du moins les usages des jeunes générations.

Celles et ceux qui entrent dans la catégorie des jeunes (12-25 ans) ont appris à vivre avec Internet. La première inflexion dans la diffusion d'Internet dans le grand public se situe en 1998. L'usage du téléphone portable se généralise également à partir du milieu des années 1990. En 2005, l'usage des blogs explose selon Médiamétrie, notamment (à l'époque) auprès des jeunes et des femmes. A partir de 2007, le web 2.0 modifie les usages d'Internet inaugurant, par sa simplicité et son interactivité, la vogue des réseaux sociaux (*myspace*, *facebook*).

Bref, les jeunes gens nés après 1990 sont bercés par Internet, entrent au collège avec un téléphone portable et peuvent se connecter avec leurs proches (notamment leurs amis) à tout moment... Il est indéniable que ces mutations de la communication ainsi que les conséquences de la numérisation du texte, de l'image et du son ont un impact sur la diffusion de la culture, d'autant qu'Internet comme la communication entre les pairs autorisent une circulation horizontale de l'information.

Que puis-je dire à ce propos, à partir des quelques incursions que j'ai pu faire sur Internet pour observer ces pratiques ? Que puis-je dire au niveau de ce qui semble s'y passer mais aussi aux adultes que cela inquiète ? Car il semble important de prendre le temps d'observer les réalités et de se montrer méfiant à l'égard de leur construction médiatique (notamment à

⁷ *Step up Love Story* de Katsu Aki (Pika Editions, Boulogne, France) est un manga qui raconte l'histoire d'un jeune couple qui se marie sans avoir eu de relation sexuelle. Mais, et c'est là que l'histoire prend son intérêt, ils vont progressivement découvrir et expérimenter des pratiques sexuelles nombreuses et variées. L'éditeur annonce quinze millions d'exemplaires vendus dans le seul Japon !

⁸ Hélène Bruller et Zep, *Le Guide du zizi sexuel*, Paris, Glénat, 2001.

partir de reportages alarmistes destinés à faire de l'audience en s'appuyant sur l'inquiétude et la peur).

Outre le fait qu'il existe une diffusion de l'information spécifique (par rapport aux usages des médias d'avant l'Internet), la manière d'entrer en communication à partir des réseaux sociaux, en tenant un blog ou en utilisant les messageries instantanées participe pleinement à la construction de soi. L'apprentissage du devenir soi se fait ainsi en communiquant, en se montrant, et en se racontant ce qui, il faut bien l'avouer, ne présente rien de bien nouveau. Ce qui l'est en revanche, c'est la capacité à le faire de manière quasiment constante, ainsi que l'importance des nouvelles technologies dans ce processus identitaire.

Dans une société de la communication, être, c'est communiquer. Que ce soit pour les entreprises, les personnalités publiques et notamment politiques, les médias de l'Internet ont renouvelé la présentation de soi, assurant certes une visibilité universelle mais imposant surtout la nécessité d'être présent sur le web pour exister. Les adolescents aussi se sont approprié cet enjeu de la mise en scène de soi par la communication. Ils ont compris qu'avant de communiquer il fallait d'abord être présent sur la toile, avoir son blog, sa liste d'amis sur msn, sur facebook, etc. Cette présence se double d'une illustration de soi : les photos prises avec le téléphone portable ou la webcam sont les premières à illustrer les pages d'adolescents. Elles s'inscrivent totalement dans le désir de communication comme l'attestent les phrases comme « *Viens faire un tour sur mon blog et laisse des com⁹ !* ».

L'« action communicationnelle » (Daniel Bougnoux) est ainsi au centre de la construction identitaire. Il s'agit donc d'être là et de se montrer pour communiquer.

Être soi, c'est donc aussi se montrer. Sur un blog ou sur la page d'un réseau social, je me construis en me mettant en image pour moi (je construis une image de moi qui me rassure), pour autrui (je présente une image qui me valorise) et par autrui (grâce aux commentaires qui sont laissés pour commenter mes images). Certes, il ne s'agit là que d'une image, mais elle est l'image d'une identité en construction qui se modèle grâce aux interactions avec les pairs. Dans les réseaux sociaux, le nombre d'amis semble en effet attester d'un potentiel de séduction et par conséquent participerait à la construction d'une image valorisée de soi.

Le fait que de nombreuses photos soient prises par les jeunes tenant leur téléphone à bout de bras devant eux illustre un autre aspect de ces nouvelles communications : le fait que cette interaction se constitue en dehors des adultes. A distance, les adolescentes et les adolescents se retrouvent entre eux. Les blogs et les réseaux sociaux construisent un double processus : ils construisent une intimité par rapport au monde des adultes et organisent la vie publique vis-à-vis des amis, ou tout au moins d'un réseau relationnel.

En effet, cet usage échappe au contrôle parental, dès lors que les jeunes sont en mesure de créer une page qu'ils protègent d'un mot de passe. Les échanges personnels peuvent ainsi rester secrets. Le jeu entre le visible et l'invisible, le secret et l'ostensible s'inscrit non seulement dans un apprentissage de soi, mais aussi dans un apprentissage relationnel et contextuel. Cela se traduit par exemple par un jeu avec la langue : le langage SMS structurant par exemple la communication entre jeunes, alors que vis-à-vis des adultes ils emploieront (dans la mesure bien sûr de leurs possibilités) un autre langage. Très clairement (ce que confirme la thèse de l'américaine Danah Boyd) ces usages participent à la fois à l'expression de l'identité et à la socialisation des jeunes.

⁹ « com » signifie ici « commentaires ».

L'enjeu éducatif se situe alors dans l'accompagnement des apprentissages, ce qui ne peut se faire sans le décryptage des usages de cette nouvelle communication et sans la compréhension de leur fonction. Une diabolisation de l'Internet par les adultes référents engendre une incompréhension des jeunes et la perception d'un double monde étanche, le leur d'un côté, celui des « vieux » de l'autre. Une présence active sur les réseaux sociaux, ou la tenue régulière d'un blog constituent un nouveau moyen d'entretenir des rites d'interactions, et, de la sorte, d'accéder aux codes sociaux et à l'éthique nécessaires à la régulation des comportements.

Cela n'empêche pas le dernier élément de la construction de soi mobilisé par les technologies de la communication : le récit de soi. Après le fait de se montrer et celui de communiquer, le devenir soi s'écrit donc dans la façon de se raconter. Il est désormais admis que le storytelling (c'est-à-dire l'art de raconter des histoires, si possible émouvantes)¹⁰ constitue une arme de persuasion utilisée par les médias de masse comme par les hommes politiques. Pour les adolescents, il semble en aller de même. La mise en scène de soi ne se fait pas seulement par l'image. Elle s'accompagne d'un récit qui se constitue autant par le recours à des catégories prédéfinies (par exemple, le fait de s'afficher comme « en couple » ou comme « célibataire », de donner son âge, d'énumérer ses goûts en matière de loisirs, de culture...) que par la possibilité de noter sur son mur (ou sur sa page) ce que l'on pense, ressent ou fait.

Dans cette perspective du récit de soi, la vie affective et sexuelle s'inscrit dans une rhétorique de soi. Afficher le fait d'être en couple c'est d'une certaine manière affirmer : « je suis adulte ». Nommer le ou la partenaire, c'est s'inscrire dans la légitimité sociale du couple. Cette volonté de se fixer dans la norme conjugale est à interroger. Peut-on affirmer qu'il n'y a plus de valeurs, plus de modèles stables, alors que des adolescentes et des adolescents dès qu'ils se sentent en couple l'affirment à la terre entière ?

Si le couple se donne comme modèle, il diffuse aussi des normes et des valeurs comme l'exclusivité, la fidélité. Loin d'ouvrir au chaos, les réseaux sociaux tissent... un réseau de surveillance et de contrôle. S'ils permettent une intimité et la délimitation d'un espace secret, ils éveillent aussi le soupçon et stimulent la jalousie dans les couples pour lesquels une transparence totale est requise. Selon une enquête rapportée par *The Telegraph* du 21 décembre 2009, un divorce sur cinq serait requis suite à la découverte de messages laissés sur *facebook* laissant supposer une relation extra conjugale.

Pour les jeunes, le mécanisme se perpétue, l'idée de couple semblant impliquer pour eux exclusivité, fidélité et pérennité. Et si l'on sort de la logique d'affichage et de surveillance qui s'élabore sur Internet, il est possible d'interroger le couple lui-même comme « pratique à risque » en matière de privation de liberté, voire de violences. Une enquête que nous avons menée à Lyon en 2009 auprès d'étudiants de 18 à 25 ans fait apparaître comment les technologies de la communication induisent des comportements de contrôle et de surveillance. Ainsi, sur 371 jeunes interrogés, 40% des hommes et 29% des femmes affirment que leur partenaire a déjà insisté pour consulter un courriel ou un SMS qui leur était destiné. *Facebook* devient aussi le lieu de la surveillance à distance ou a posteriori, afin de savoir ce qui a été fait lorsque le ou la partenaire était avec d'autres amis. La traque des indices numériques n'a rien à envier aux poches et aux poubelles fouillées par des partenaires suspicieux de la génération de leurs parents.

¹⁰ Christian Salmon, *Storytelling la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte, 2007.

Ce qui se joue également, c'est l'exigence de disponibilité. Tout en étant à distance, le jeune couple via la toile et le réseau de téléphone cellulaire peut demander à l'absent-e de rester joignable. Le fait de ne pas avoir allumé son téléphone portable (son GSM) ou d'avoir suspendu une communication dans une messagerie instantanée peut devenir source de suspicion. Ce travail sur le contrôle et la surveillance en l'absence d'un des partenaires mériterait d'être approfondi. Il importerait notamment de saisir comment l'absence physique associée à la possibilité de rester connecté pourrait être source de tensions, voire de violences. De même, il serait pertinent d'analyser la capacité à se transporter ailleurs (via un chat, une messagerie instantanée) tout en étant physiquement là, par exemple dans l'appartement du couple.

Car une autre caractéristique des nouvelles technologies de la communication réside dans la place qu'elles font au corps. Les messageries instantanées, les textos sont des outils qui permettent l'instantanéité des émotions et l'accélération des processus de séduction compris comme « *invitation au regard d'autrui [...] regard, réel ou imaginaire [grâce auquel] séduire, c'est avoir l'impression d'exister, de se sentir vivant et de découvrir dans les yeux de la personne conquise, ce que l'on a d'exceptionnel* »¹¹. Or, l'absence de présence physique associée à la vitesse de l'échange à distance peut générer des émotions intenses. L'effacement du corps atténue les effets de gêne que la co-présence et l'interaction physiques peuvent entraîner. Il en résulte une diminution de la timidité et la possibilité de l'audace. L'effacement du corps de l'autre rend omniprésentes les émotions de son propre corps.

L'usage de ces technologies permet, je l'ai déjà dit, la construction d'une intimité malgré les parents, on pourrait dire aussi malgré le couple. Il serait même possible de parler d'une poly-intimité vis-à-vis des amis, du partenaire du couple, etc., poly-intimité favorisée en outre par l'usage de pseudonymes et d'avatars. Le jeu de l'exposition et de la dissimulation de soi trouve également dans ces technologies un terrain d'expérimentation.

A distance, le corps revient sur le devant de la scène. La mise en scène de soi se fait selon une rhétorique corporelle. Elle peut paraître pauvre, stéréotypée, puisqu'elle reproduit les clichés de la séduction hétérosexuelle. Mais elle permet aussi de tester les effets du corps exposé. Pour le dire vite, il est possible, parce que le corps physique est à distance, d'étudier les effets de son érotisation. Les filles comme les garçons perçoivent très vite que selon la photo qu'ils choisissent pour illustrer leur profil, le nombre de « com » (messages envoyés spontanément par les internautes pour commenter ladite photo) varie. Les garçons s'aperçoivent de l'impact d'abdominaux découpés et d'un torse imberbe alors que les filles constatent la force d'un décolleté ou d'un regard mutin.

Ces usages non contraints des outils informatiques produisent, on l'a vu, des effets de surveillance et de contrôle. Il importe sans doute de noter que la dimension de construction de soi, de socialisation ou encore la possibilité de rencontres et d'ouverture de soi au monde peut aussi, dans certains cas, générer de la vulnérabilité en raison d'une exhibition forcée ou maladroite. De nouvelles formes de violences apparaissent, nées de la captation et de la diffusion des images ou des textes.

Cependant, je voudrais conclure sur ce que les jeunes apprennent lorsqu'ils explorent les possibilités technologiques avec lesquelles ils évoluent. Il ne s'agit pas seulement d'un apprentissage *de* la communication, mais aussi d'un apprentissage *par* la communication. Et

¹¹ Christa Dumas, *Les Formes sociales de la séduction*, Thèse de Troisième Cycle, Université Montpellier III, 2009.

ceci est un apprentissage multiple : celui des interactions avec autrui et des limites de ce qu'on peut dire et montrer ; celui de la construction d'espaces à soi, et de l'intimité malgré l'exposition ; celui de l'ubiquité. Finalement, c'est un parcours dans l'apprentissage de soi en tant qu'être social qui est traversé.

Dans cette perspective, quels sont les enjeux d'une éducation à la vie affective et sexuelle ?

Il me semble qu'ils se situent dans la capacité à accompagner cette liberté de communiquer, dans la capacité à guider celles et ceux qui pourraient s'y perdre vers l'exploration des possibles. Il s'agirait alors de permettre à chacune et à chacun de passer de ce que je *peux* faire... à ce que je pense que je *dois* faire parce que d'autres le font, puis de ce que je pense que je *dois* faire à ce que *j'ai envie* de faire... ou, s'il s'agit d'un couple à ce que *nous* avons *envie* de faire. Finalement l'enjeu d'un accompagnement consisterait pour l'adulte à savoir rester à la « bonne » distance qui permettrait à chaque personne d'expérimenter ses désirs dans le respect de soi et des autres, désirs de faire ou de ne pas faire, de dire ou de taire, de montrer ou de cacher, désir d'être soi.

EDUCATION A LA VIE AFFECTIVE ET SEXUELLE À L'ÉCOLE : LE PLANNING FAMILIAL ET LES AUTRES ACTEURS DIFFÉRENTS POINTS DE VUE

Introduction de **Pascal GRAULUS**
Psychologue, psychanalyste, Aimer à l'ULB

Dans la recherche que j'ai menée en 2007, il s'agissait en effet bien de poser la question des points de vue des animateurs de Planning lorsqu'ils rentrent dans l'école.

Leur point de vue détermine en effet, consciemment ou pas, leurs points d'action, à destination des jeunes et dans la collaboration avec d'autres acteurs (enseignants, PMS, PSE principalement).

Avoir un point de vue revient à énoncer des finalités, des buts à son action. Les psycho-ergonomes parlent de la « tâche prescrite ». On peut donc se poser la question de la tâche qui est prescrite aux animateurs, ou que ceux-ci se prescrivent.

Une évaluation de ces finalités pourra ensuite se mener sur plusieurs plans : la finalité choisie a-t-elle du sens ? (par exemple, est-elle en phase avec des questions, des problématiques des jeunes) Au nom de quoi ou de qui une équipe d'animation se donne-t-elle telle ou telle finalité ? (question de la légitimité, question du politique)

Par contre, une évaluation plus globale du sens et des effets des actions d'animation devra aussi englober des questions tant **théoriques** (quelle est la conception du sujet et de son développement psycho-affectif ou de la société que l'on a) ou **organisationnelles** (comment s'organise-t-on dans l'institution ? quelles sont les priorités organisationnelles ? comment se contractualisent des collaborations avec d'autres ?) que **techniques** (utilise-t-on des outils adéquats) ou encore **identitaires** (qui suis-je moi, animateur, lorsque j'anime de telle ou telle façon, dans tel ou tel contexte).

Méthode

Six animateurs ont été rencontrés et interviewés lors d'entretiens d'explicitation (méthode inventée par Pierre Vermersch, CNRS). L'idée principale de ce type d'entretien est que la description de l'action et du vécu de l'action est très hautement informative quant aux présupposés théoriques de l'action (son amont) et quant à ses finalités (son aval).

La description du vécu de l'action informe en outre sur les outils qui permettent de la mener à bien ET sur les empêchements qui la font échouer.

Résultats

La déclaration des finalités poursuivies de l'action est très souvent en décalage avec les finalités telles qu'elles apparaissent dans le déroulement de l'action racontée, qu'on pourrait appeler « les finalités en acte ».

Si globalement les animateurs peuvent décrire ce qu'ils font, leur projet, il nous semble que leur projet s'intègre peu dans une analyse de la culture et qu'ils ont peu conscience de la part idéologique de leurs finalités.

Lorsqu'une action efficace et satisfaisante pour l'animateur est menée, c'est qu'ont pu être inventées des médiations signifiantes pour les uns (animateurs) et les autres (animés). Lorsque

l'action est empêchée et vécue avec un sentiment d'échec c'est souvent que la question identitaire de l'animateur a été inconsciemment centrale. Les affects de l'animateur (peur, sentiment de menace, d'échec) sont des signaux précieux à cet effet.

Discussion

La recherche a permis de mettre à jour trois logiques sous-jacentes aux finalités en animation (logique d'information, logique thérapeutique, logique socio-politique).

Alors qu'il y a 20 ou 30 ans, l'analyse de la culture amenait à travailler sur la question de l'aliénation et à militer pour la libération de l'aliénation (des femmes), l'analyse contemporaine devrait plutôt nous amener à réfléchir sur les questions identitaires.

Quelle est ou quelles sont les identités revendiquées par les animateurs ? Comment se l'explicitent-ils ? Quels moyens se donnent-ils pour les travailler ? Comment travaillent-ils cela avec leurs partenaires ?

En effet, les publics qu'ils sont amenés à rencontrer sont souvent en souffrance d'identité. Tourments « normaux » de l'adolescence. Souffrance induite socialement (cfr les travaux de Jean Furtos) dans un monde dont les valeurs semblent de plus en plus polarisées entre la marchandisation de tout et le repli identitaire (communautariste, racial, religieux) de tout ordre, l'un n'excluant d'ailleurs pas l'autre.

Souffrances enfin d'absences de perspectives économiques ou liées au racisme et à la xénophobie.

Sur ce dernier point, un enjeu majeur de nos pratiques d'animation est sans doute d'examiner en quoi elles participent éventuellement d'une logique de domination néo-colonialiste (nous serions, nous, animateurs majoritairement blancs, du « bon côté des choses ») et par quelles voies analyser et parer à une telle logique excluante.

LE PLANNING FAMILIAL ET LES AUTRES INTERVENANTS PSYCHO-MÉDICO-SOCIAUX : QUELLE COLLABORATION ?

Intervention de **Marlène ALVAREZ**
Conseillère conjugale et animatrice, SIPS

- *Quelles sont les questions que l'école se pose et qui vont l'amener à mettre en place tel ou tel type de collaboration : autrement dit, comment se construit le dispositif opérant?*
- *Quelle est la finalité de l'animation (ou des animations)?*
- *Sur quels référents théoriques s'appuie-t-elle?*

Les questions auxquelles je vais faire référence dans mon intervention ne sont pas exhaustives, je les ai choisies car elles sont incontournables dans toute démarche de collaboration avec les acteurs scolaires.

Le processus de réflexion autour de ces questions est d'abord un processus permanent, non linéaire et inscrit dans le temps. Il a de la valeur comme tel.

Ce processus est éducatif et touche particulièrement le monde scolaire adulte et l'équipe d'animation du SIPS.

Avant de poursuivre, je voudrais partager avec vous deux réflexions :

La première c'est qu'à la lecture du titre de l'Université d'Hiver, je me suis réjouie que l'on parle non seulement du lien « éducation sexuelle et politique » en termes institutionnels mais également du lien « épanouissement sexuel et personnel et épanouissement citoyen ». Un sujet libre au niveau personnel, devient un citoyen libre, un citoyen acteur.

La deuxième c'est que les jeunes sont eux-mêmes porteurs de questions affectives et sexuelles mais aussi porteurs de réponses. Notre rôle essentiel en tant qu'animateur est d'aider à révéler les questions et les réponses que les jeunes portent en eux.

Que dire à propos de ces questions qui nous ont conduits à définir le cadre de collaboration avec les acteurs scolaires et que je présenterai très brièvement plus tard.

Un premier constat, c'est que depuis les années 70/80 presque personne ne doute que la vie sexuelle et sentimentale des jeunes est acquise. Aujourd'hui, nous oublions que cela a été difficile à accepter. Que ça reste difficile et que la vie sentimentale et sexuelle des jeunes continue à nous questionner.

A chaque rencontre, les mêmes questions sont revisitées : Suffit-il de renvoyer chaque jeune à son propre désir et envie du moment, de le laisser faire, ou avons-nous en tant qu'adultes, éducateurs, enseignants, parents, planning familial, quelque chose à leur dire, à leur transmettre, à leur apprendre? Cette question centrale n'aura sans doute jamais de réponse définitive, mais bien partielle, et tant mieux.

Un deuxième constat, c'est qu'aujourd'hui, tout le monde ou presque partage la nécessité de répondre aux questions, aux difficultés, quelquefois à la « bonne curiosité » des jeunes dans le domaine de leur vie affective et sexuelle. C'est le pourquoi, le comment, le pour qui et le par qui, qui font débat dans toute collaboration. Pour certaines écoles, à l'époque et encore actuellement, il s'agit d'abord de savoir si les matières de biologie, d'anatomie, de religion et de morale peuvent être considérées comme de l'éducation à la vie sexuelle et affective ? Si parler de reproduction est suffisant? Et que faire avec les jeunes qui n'ont pas accès à ces

matières? Si ce n'est pas suffisant : est-ce aux enseignants, aux PMS, aux PSE, aux parents, aux centres de planning familial à faire les animations?

Que les centres de planning familial se chargent de ces animations a libéré pas mal d'enseignants. En effet, la vie affective et sexuelle des jeunes renvoie les enseignants à leur propre questionnement et épanouissement ou difficultés affectives et sexuelles.

Notre rôle, c'est d'aider les jeunes à accepter que dans la sexualité il y a également des contraintes. Quand on fait l'amour on peut faire aussi un enfant, on peut être contaminé, être déçu.... Leur apprendre à s'assumer, à l'accepter, à se respecter.

De nos rencontres avec l'école, il ressort :

- que les centres de planning familial et l'école peuvent se parler, débattre, réfléchir ensemble, malgré leurs différences
- la reconnaissance des compétences et missions des centres de planning familial : l'EVAS ne peut se limiter à un objectif d'information des risques afin de favoriser la prévention des grossesses et des IST
- les atouts et les limites de chaque partenaire

Ce qui très souvent motive encore l'école à organiser les animations avec le SIPS est l'espoir que les jeunes pourront ensuite être responsables de leur contraception et de leur bien-être et ainsi réduire le nombre de grossesses désirées ou non et d'empêcher la transmission des IST. Les grossesses chez les jeunes sont souvent le signe que quelque chose dans le monde des adultes et de l'éducation ne « tourne pas rond ».

D'autres questions importantes apparaissent :

- N'allons-nous pas en parlant de sexualité, inciter les jeunes au passage à l'acte? Autrement dit, quels sont les effets de la parole, de l'information auprès des jeunes?
- Le rapport aux adultes : car si les jeunes ont une sexualité reconnue, qu'est-ce qui les différencient des adultes?

Des questions également :

- Autour du contrôle : comment avoir un contrôle sur ce qui se dit si les enseignants et le PMS/PSE sont absents des animations?
- Autour du secret professionnel : comment concilier secret professionnel et collaboration?
- Qu'en est-il de l'après animation?
- Et les parents dans tout ça? Faut-il leur demander l'autorisation, simplement les informer? les mettre dans le coup?

Les jeunes ont de la pudeur à parler de ces questions avec les parents. C'est d'abord à un tiers que les jeunes parlent. Le SIPS fait le choix de ne pas travailler avec les parents.

Quand?

Les cours de morale et religion semblent être les mieux placés. N'est-ce pas là que l'on parle déjà des « choses de la vie », de morale, de valeurs? Ce choix permet à l'école de ne pas trop déranger, de faire dans la discrétion, de ne pas toucher aux matières avec une valeur ajoutée, telles que le français et les mathématiques. Le SIPS fait le choix de soutenir que les animations puissent concerner toutes les matières.

Pour qui?

Tout d'abord pour ceux « qui en ont besoin » : pendant un moment, les animations n'avaient lieu qu'avec les « classes défavorisées » ou « à risques ».

Pour de nombreuses écoles, l'information prime. Pour le SIPS, bien que nous considérions que l'information est importante, elle est secondaire par rapport au vécu psycho-affectif des jeunes. L'EVAS concerne tous les jeunes et elle ne se pose pas seulement en termes de besoin. Par contre l'EVAS doit être pensée en fonction des jeunes à qui elle s'adresse. Le vocable jeune ne doit pas cacher la différence et la diversité existant parmi les jeunes.

De quel cadre s'agit-il?

- Des animations dans les locaux du SIPS
- Une durée de 1h30
- Sans la présence des enseignants (libérer le jeune de l'apprenant) ou autres acteurs scolaires ou extrascolaires.
- Avec des groupes ne dépassant pas les 12 élèves (deux animateurs sont presque toujours nécessaires)
- Les animations sont préparées et évaluées avec les acteurs de l'école
- Les animateurs sont à la fois les travailleurs de l'accueil et des consultations du SIPS
- Les animateurs constituent une équipe qui a une certaine autonomie pour travailler, réfléchir, gérer, évaluer, etc.
- Une coordination du travail d'animation et un travail avec les écoles
- Pas de collaboration sans ce cadre, ce qui exige une planification et un engagement
- Jusqu'à l'injonction de la Région wallonne : une participation financière pour impliquer les écoles et sortir les animations de la marginalité

Collaborer, c'est aussi

- Une écoute attentive des questions que ce travail pose à l'école, mais également des questions traversant le vie scolaire et qui font d'objet de réflexions communes (Internet, violence, suicide, anorexie, alcool, conditions d'hygiène, interdits,)
- Etre disponible pour les acteurs scolaires
- S'inscrire dans un projet plus large que notre seule conception

Qu'en dire dans « l'après coup »?

- Ce cadre même souple est structurant. Il est à respecter. Il est évalué, corrigé, aménagé
- La collaboration est à définir au cas par cas, annuellement, en fonction des nouveaux paramètres appartenant à l'école, aux jeunes, au contexte, aux animateurs, au centre de planning
- Pas de collaboration sans une certaine distance au bénéfice des jeunes
- Pas de collaboration sans créativité, compromis, respect et reconnaissance mutuelle, sans estime pour le travail de chacun
- Pas de collaboration sans liberté d'action et de parole et sans esprit critique
- Pas de collaboration sans acception de nos limites de centre de planning familial
- Pas de collaboration sans moyens en temps, personnel, compétences
- Pas de collaboration sans secret professionnel

L'importance de l'évaluation : un temps d'arrêt pour recadrer, échanger

- Evaluation avec la personne ou les personnes qui ont été concernées
- Tous les acteurs (jeunes, adultes, centre de planning, ...) doivent trouver leur place
- Respect du cadre et des engagements pris
- La demande ou le désir de faire des animations ne sont pas suffisants à eux seuls. Le processus pour réunir des conditions nécessaires à la réussite des animations peut prendre du temps
- L'expérience, même si elle doit être corrigée après coup, ne doit pas être un échec pour les jeunes, ni pour l'institution, ni pour les animateurs, ni pour le SIPS

Les animations ne sont pas LA réponse à toutes les attentes et aspirations de l'institution scolaire, ni des jeunes en cette matière. Définir ensemble les atouts mais également les limites est nécessaire, quitte à renoncer à l'animation.

Pourquoi sans les enseignants?

- Libérer le jeune de l'apprenant
- Préserver le secret professionnel et la liberté d'expression du jeune
- Préserver la relation entre professeurs et élèves indépendamment du fait qu'elle soit positive ou pas
- Donner aux jeunes la possibilité de se prendre en charge
- Différencier les espaces, les relations, les services, le privé et le public

Avec qui collabore-t-on?

Pouvoirs publics, directions, inspections, éducateurs, Centres PMS, Centres PSE, professeurs, médiateurs, animateurs, ...

Nous parlons d'acteurs scolaires ou extrascolaires. Pour nous, il est important que chaque acteur trouve sa place tout en préservant les fonctions et l'autonomie de chacun. Là aussi des questions se posent : Comment ne pas faire du même? Comment alléger pour tous l'organisation des animations? Quelles spécificités? Ce qui est commun?

Quelles sont nos références?

Je ne vais en citer que quelques-unes.

Tout **adolescent** a besoin d'écoute, de reconnaissance pour faire la construction de cet impressionnant chantier qui est lui-même. Il a besoin d'outils pour comprendre ce qu'il vit, sent et pense. Nous le considérons comme un être à part entière, non pas en attente, mais capable, en élaboration et qui ne peut se déployer correctement sans la présence d'adultes qui lui donnent confiance. L'adulte est le cadre et l'autorité.

Pour élaborer quelque chose à partir de leurs nouvelles expériences de vie, les jeunes ont besoin d'une présence, d'une écoute, de se dire en toute liberté. C'est d'ailleurs ce « en toute liberté » qui est mis en valeur lors des évaluations réalisées par les jeunes et qui nous interpelle : « nous avons pu parler en toute liberté ». Leur donner la possibilité de prendre la parole, les entendre sans les juger, sans vouloir les « normaliser ». Les accompagner dans le chemin de l'autonomie et de la responsabilité.

La rencontre de l'autre est la rencontre de soi face à l'autre. C'est la découverte de l'altérité.

La sexualité n'est pas pour tous inscrite dans un projet amoureux, de mariage, de couple, d'enfants. Elle existe par elle-même et est une composante intégrante du sujet, elle n'est pas en dehors de lui.

La contraception est une chance pour les femmes, les hommes, les couples. Apprendre à être autonome et responsable de ses actes.

Notre fonction d'**animation** se fonde sur l'autorité ou la légitimité de la pertinence de la parole (langage) et de l'écoute. Elle se soutient de valeurs de respect, de pudeur, de secret professionnel. Elle se soutient des services du SIPS.

Les animations ne sont pas toujours faciles, ni appropriées

Pour certains jeunes, parler, être invité à penser, réfléchir est déjà transgressif, culpabilisant par rapport à la famille, mais aussi par rapport à soi-même et à son univers intérieur.

Il n'y a pas pour nous, ce qui peut paraître paradoxal, d'animation sans une collaboration de proximité et à la fois de distance, avec l'école.

Quand l'école porte avec rigueur et respect l'organisation de ces animations tout en acceptant qu'elles aient lieu hors de son regard, l'école fait de l'éducation. Elle reconnaît auprès des jeunes non seulement que ces questions sont importantes, mais reconnaît également leur dimension intime et singulière.

LE PLANNING FAMILIAL ET LES AUTRES INTERVENANTS PSYCHO-MÉDICO-SOCIAUX : QUELLE COLLABORATION ?

Intervention de **Michèle KEYAERT**

Psychologue à Aimer à l'ULB et formatrice à la FLCPP

Voilà plus de dix ans, la Fédération Laïque de Centres de Planning Familial a initié l'installation de « cellules en éducation à la vie affective et sexuelle » dans de nombreuses écoles. Il s'agit de groupes de travail qui se mettent en place à la demande d'une école, d'un Centre Psycho-Médico-Social (PMS) ou d'un Service de Promotion de la Santé à l'Ecole (PSE). Ces groupes de travail rassemblent une accompagnatrice de cellule, des enseignants volontaires de l'école, des agents PMS ou des agents PSE, les centres de planning familial de la région et parfois des associations d'Aide en Milieu Ouvert – collaboration précieuse de par la présence d'éducateurs masculins.

Ces cellules permettent d'inscrire une réflexion sur l'éducation sexuelle dans la durée. Elles sont mises en place pour trois ans et se réunissent une fois par mois dans l'école. Elles permettent une réflexion, un premier état des lieux, avant de proposer des animations.

Dans un premier temps, on examine quelle est la population de l'école dans laquelle on travaille. La manière d'aborder le sujet n'est pas la même selon qu'il s'agisse d'une école bruxelloise (à Saint-Josse par exemple), peuplée essentiellement de filles musulmanes, ou qu'il s'agisse d'une école technique wallonne (à Ciney par exemple), peuplée essentiellement de garçons d'origine rurale. Certaines cellules travaillent aussi dans l'enseignement spécial.

Faire passer auprès des élèves un petit questionnaire anonyme, par exemple, permet de « prendre la température » des élèves et de voir où ils en sont. C'est parfois aussi, une manière de détecter une problématique comme des abus sexuels lorsque certains élèves répondent que les relations sexuelles entre un adulte et un enfant sont normales.

Travailler dans ce type de cellule offre plusieurs avantages.

Le regroupement de travailleurs venus d'horizons différents apporte des éclairages variés. Les enseignants connaissent bien la population de l'école même s'ils ont parfois certains préjugés. Les agents des PMS et PSE connaissent également les élèves mais avec une autre logique institutionnelle. Quant aux travailleurs de centres de planning familial, ils amènent un regard extérieur sur l'école. Toutes ces personnes créent une mosaïque autour des élèves et mettent en commun leurs savoirs, leurs débats, leurs réflexions. Ils créent ce que l'on pourrait appeler une « culture commune ». Ces collaborations interdisciplinaires créent une culture géographique commune, en faisant fi des préjugés entre réseaux différents (enseignement libre-d'état, PF pluraliste-laïque, etc.).

Pouvoir discuter de l'éducation à la vie affective et sexuelle en groupe et mettre en commun nos représentations est également un avantage. Ce n'est pas parce que l'on est psychologue ou animateur, que l'on est forcément au clair avec les sujets abordés. En parler régulièrement permet de mettre les choses à plat, d'échanger et éventuellement d'appeler des personnes-ressources extérieures. Petit à petit, on met alors en place un programme d'animations en éducation à la vie affective et sexuelle qui s'adapte à l'école dans laquelle on se trouve.

Une question essentielle à se poser en commençant une cellule concerne la position de l'école. Il peut parfois y avoir un décalage entre un accord formel au départ et puis, dans la pratique, la confrontation à une série de difficultés : avoir un local, trouver un horaire commun, faire

face aux changements de personnel, etc. C'est donc important d'avoir l'accord et le soutien de la direction de l'école pour inscrire les animations dans le programme scolaire tout au long de l'année.

On a alors le temps de faire un programme longitudinal même si on ne le fait pas nécessairement de la première à la sixième année. On peut réfléchir ensemble et faire des animations deux, trois, quatre fois sur les humanités avec les enfants dont on a la responsabilité.

Un autre avantage de ces cellules est la visibilité pour les élèves : ils ont des animations régulières tout au long de leurs humanités, avec des gens qui viennent de l'extérieur et des enseignants mais on veille à ce que ceux-ci ne fassent pas d'animations avec les enfants dont ils ont la responsabilité, de manière à ce qu'ils n'aient pas de rapport d'autorité formelle avec les élèves lors des animations. L'enfant visualise donc les gens auxquels il peut parler, des personnes-ressources dans et en dehors de l'école.

Un témoignage de l'Institut Saint-Quentin à Ciney est un bel exemple de l'intérêt du travail en cellule. Nous y avons fait des animations tout au long des humanités techniques. Une jeune fille de 14 ans s'est trouvée enceinte. Elle est donc allée trouver le professeur de religion qui a appelé le centre de planning familial. Cette adolescente n'est donc pas restée seule avec son problème, elle savait à qui s'adresser. Sans ces animations, aurait-elle pensé ou osé se rendre au centre de planning familial?

C'est un des objectifs fondamental des cellules : rompre l'isolement que peuvent vivre certains jeunes face à un problème lié à leur sexualité.

RENFORCEMENT DE L'ÉDUCATION SEXUELLE À L'ÉCOLE : QUELLES PERSPECTIVES EN COMMUNAUTÉ FRANÇAISE ?

Débat animé par **Emmanuel DE LOEUL**, en présence de
Emir KIR (PS), Ministre de l'Action sociale et de la Famille à la Région bruxelloise
Anne-Charlotte d'URSEL (MR), parlementaire bruxelloise
Isabelle MEERHAEGHE (Ecolo), députée wallonne
Katty RENARD, licenciée en Santé publique, collaboratrice ULB-Promes

Katty Renard

En 2003, un état des lieux a été fait sur base de la consultation des élèves, des directeurs d'école, des travailleurs de centres de planning familial, de centres Psycho-Médico-Sociaux (PMS) et de centres de Promotion de la Santé à l'Ecole (PSE). Cela a permis de formuler des recommandations dont le but était d'assurer une équité pour tous les élèves en Communauté française. En effet, l'enquête a révélé qu'un élève sur cinq n'avait jamais assisté à une animation d'éducation à la vie affective et sexuelle (EVAS) au cours de son parcours scolaire. Les élèves de l'enseignement général avaient, à la fin de leur parcours scolaire, reçu beaucoup plus d'animations que les élèves de l'enseignement professionnel, alors qu'il ressort des études faites que ce sont ces derniers qui déclarent le plus avoir eu des relations sexuelles complètes.

Un programme commun pour les animations, mis au point par trois universités, fut alors mis en place. Le but de ces animations était d'ouvrir un espace de parole et que ceci soit fait par un adulte compétent en la matière. Une proposition de liste d'objectifs à atteindre fut établie : un objectif opérationnel et des objectifs thématiques en fonction des besoins des élèves. Il était également important que les jeunes puissent, à la suite des animations, identifier des relais.

Le cursus homogène proposé permettait aux élèves qui changeaient d'école de pouvoir continuer à suivre des animations. Nous avons lancé un appel à projets et mis sur pied un projet pilote avec 200 classes. Nous nous sommes aperçus que la généralisation de l'EVAS que nous souhaitions, ne serait faisable que par étapes, avec en guise de préliminaire, une définition de l'animation. Nous avons ensuite assuré une formation pour que les animations soient faites par des gens compétents.

Nous avons également dû faire un travail de représentation et de collaboration avec les différents acteurs avant d'envisager une institutionnalisation de l'EVAS à l'école. Une étude a été faite sur le travail des centres de planning familial, une sorte de photographie. Certains souhaitent qu'une étude de ce genre soit faite également dans les PMS, PSE et les écoles. Cet état des lieux, nous a permis d'estimer les besoins et les coûts inhérents à la réalisation de ces animations.

E. De Loeul

Quelles sont vos intentions aujourd'hui Monsieur le Ministre? Où en êtes-vous dans le processus de préparation de la décision et quelle est votre préférence : généralisation des animations EVAS ou renforcement des projets existants?

Emir Kir

Nous pensons, à la région bruxelloise, qu'il faut généraliser l'EVAS pour les raisons suivantes :

- Un retour à un certain traditionalisme : de nombreuses voix s'élèvent contre la contraception et c'est inquiétant
- La violence véhiculée par les médias se répercute dans une violence des rapports entre les jeunes

- La manière dont on informe sur la sexualité doit s'éloigner des clichés véhiculés, notamment par la pornographie

Il subsiste un manque d'information concernant les IST, particulièrement chez les jeunes.

Il existe de nombreuses raisons qui devraient pousser les pouvoirs publics à fournir une éducation affective et sexuelle précise et concrète aux enfants en cours de scolarité.

Malgré la situation économique difficile, je pense que l'on devrait pouvoir créer dans les mois et les années qui viennent, de nouvelles politiques. Notre prochaine étape devrait consister, avec tous les acteurs concernés, à définir la meilleure méthode de travail pour mettre en oeuvre la généralisation de l'EVAS. Nous viendrons avec un plan budgétaire phasé, car il est impossible, pour l'instant, de dire autre chose. Ce dossier sera porté par toutes les entités fédérées.

Anne-Charlotte d'Ursel

J'ai participé personnellement à l'élaboration de cette proposition de généralisation de l'EVAS durant la législature précédente en tant que collaboratrice parlementaire à la Communauté française et experte auprès de la Commission de la santé. Nous avons, à cette occasion, travaillé avec Paul Galand qui fut l'initiateur de cette proposition de résolution. Nous avons véritablement réfléchi pour apporter une pierre à l'édifice, et nous avons fait voter cette proposition par les quatre partis au Parlement.

Nous estimons que l'étude, dont Madame Renard parlait tout à l'heure, était déjà une avancée assez extraordinaire en 2004 et la ministre de l'époque avait bien fait avancer le dossier. Le MR ne comprend pas cette période de léthargie qui dure depuis 2004 et pendant laquelle le dossier n'a pas vraiment avancé. On voit dans les déclarations gouvernementales que les élus sont pleins de bonnes intentions et nous les suivrons pas à pas.

Je crois que nous sommes allés assez loin dans la réflexion, au niveau du Parlement de la Communauté française, en tout cas. Madame Fonck nous avait expliqué en commission que pour généraliser ces cours par année d'étude et par an, ça coûterait un million d'euros. Je ne sais pas d'où venaient ces chiffres. Vous nous proposez un agenda de travail, que j'ai trouvé assez prudent, puisqu'il ne concerne que cette législature.

E. De Loeu

Quelles sont selon vous, Madame Meerhaeghe, les priorités de l'agenda ?

Isabelle Meerhaeghe

On pourrait se dire aujourd'hui : « avançons ! ». L'évaluation complète a été réalisée sous la Ministre Maréchal. Le calendrier proposé est, effectivement, prudent. On prévoyait une généralisation des animations pour 2008/2009. Il ne s'agit donc plus de travailler par projets pilotes aujourd'hui. On a tous les éléments en main pour mettre en route très concrètement ces animations.

E. De Loeu

Aucun de vous ne ressent le besoin d'une définition de l'EVAS avant de mettre en action la généralisation de celle-ci ?

Isabelle Meerhaeghe

Bien sûr qu'il faut se mettre d'accord sur une définition. L'étude le démontre, les animations sont encore très hétérogènes. Il faudrait créer un cadre qui permettrait d'avoir une animation-type. Il faut prendre le temps de réfléchir au contenu des animations, à la façon de procéder. Mais, c'est aux acteurs de terrain à juger de cela, plus qu'aux politiques, à mon sens.

Anne-Charlotte d'Ursel

Je suis entièrement d'accord. Je remarque, pour avoir suivi la journée, à quel point les animations peuvent être différentes les unes des autres. J'ai émis l'idée que l'animateur puisse se baser sur une structure pour qu'il se sente bien dans son cours. Il faut aussi que les jeunes se rendent compte que ces animations sont extrêmement importantes pour eux.

Katty Renard

L'établissement d'un cadre est important et un travail préparatoire avant cette généralisation des animations doit permettre de mettre en place un réseau cohérent autour des élèves. A la base, on ne parlait pas de cours mais d'animations. Les élèves n'ont pas tant besoin d'informations que d'un espace de discussion.

Public

Cette cohésion est importante et les adultes, y compris les parents, doivent faire comprendre aux jeunes qu'à leurs yeux, il est important qu'ils se sentent bien.

Isabelle Meerhaeghe

On doit, bien sûr, aussi compter sur les parents. Mais cette généralisation serait particulièrement profitable à l'enseignement technique pour combler certaines lacunes.

Anne-Charlotte d'Ursel

On vient d'avoir deux journées successives consacrées à la de prévention. On sait à quel point c'est important : qu'il s'agisse de la prévention des violences intrafamiliales ou de la lutte contre le sida.

Enormément d'argent est dépensé chaque année pour la prévention, ce que je trouve être une très bonne chose. Cependant, je me dis chaque fois, que si ce n'est pas accompagné d'un travail sur le terrain à la rencontre des jeunes, on rate une partie de l'objectif.

En cas de violences conjugales, par exemple, on a la possibilité d'intervenir dans les écoles, mais je ne vois pas ce que cette sensibilisation va avoir comme impact sur les personnes qui se rendent coupable de ces violences.

E. De Loeu

Est-ce que ça veut dire que, si on est en recherche de moyens budgétaires, on pourrait imaginer que les moyens, que certains acteurs dénoncent déjà comme trop faibles, puissent être affectés à une généralisation des animations EVAS?

Emir Kir

Non.

On a parlé de l'implication des parents mais ce n'est pas facile dans tous les milieux d'avoir une discussion avec son enfant, ce n'est pas à la portée de tout le monde. Il y a des gens qui ont plus de savoir-faire dans ce domaine, des gens expérimentés qui travaillent dans les services que nous connaissons. Il est important dans la vie d'un enfant qui se construit d'avoir une information objective sur ce que doit être une éducation à la vie affective et sexuelle. Moi-même en tant que parent, j'ai des enfants qui grandissent et il n'est pas toujours facile d'aborder cette question : par quel biais? à quel moment?

Je voudrais attirer votre attention sur un autre problème qui nous préoccupe et sur lequel nous aimerions travailler avec les parents : les mariages forcés précoces. Vous le savez, nous avons lancé à Bruxelles, un programme d'actions avec le réseau « Mariage et Migration », le planning Josaphat et les fédérations, dans lequel nous avons prévu des formations pour les acteurs de première ligne. Il est prévu d'entamer la discussion avec des professionnels dans les

écoles et nous obtenons des résultats. Quand une jeune fille fait l'objet de pressions familiales, on peut mettre en oeuvre toute une procédure pour éviter qu'elle ne subisse un mariage forcé. Ce projet peut porter ses fruits. Fin juin, des jeunes filles et un dispositif a pu être mis en place pour éviter le pire. Des parents ont été invités sous le couvert d'événements dits « culturels » et, finalement, ils se sont pris au jeu. C'est une question difficile à aborder, mais on peut parfois émouvoir les gens au travers de la culture et, à ce moment-là, faire passer des messages.

Toutes ces actions de sensibilisation sont bonnes mais lorsque la question devient plus précise par rapport à la sexualité, elle est moins évidente pour la plupart d'entre nous.

Public

Le travail des centres de planning familial n'est pas évident mais il y a beaucoup de choses qui fonctionnent. Nous rencontrons des situations de demande d'avortement, de mariage forcé ou de violence. Je crains qu'on nous impose quelque chose de nouveau alors que nos techniques ont fait leurs preuves. Vous savez certainement que le décret de la Région wallonne a changé récemment, mettant certains centres de Wallonie en difficulté, en leur demandant d'en faire beaucoup plus avec les mêmes moyens. Les centres doivent rester ouverts plus longtemps et les actions de visibilité doivent être plus nombreuses. Les charges administratives sont plus importantes mais on ne nous donne pas le budget pour y faire face. D'autre part, vous dites « on va dégager de nouveaux budgets ». J'ai envie de demander que tous les budgets des centres de planning familial soient augmentés pour qu'on puisse faire plus d'animations.

Public

Je voulais savoir si les représentants politiques ici présents tenaient compte du public particulier constitué par les personnes souffrant d'un handicap. Cela fait maintenant trente ans qu'on scande que ces personnes ont droit à une vie affective et sexuelle mais pour lesquelles très peu de choses sont mises en place, tant du côté de la prévention que du côté de l'accès réel à la vie affective et sexuelle. Ces personnes n'ont pas une sexualité différente des autres mais le contexte est très particulier.

Public

Vous avez parlé, Monsieur le Ministre, de plan budgétaire phasé et j'aurais voulu savoir si vous y avez déjà pensé. Je sais qu'il y a eu des réactions du secteur par rapport aux projets pilotes répétitifs. Le secteur souhaite participer à ce plan phasé.

Public

Pensez-vous qu'il soit imaginable et souhaitable d'obliger les écoles à intégrer dans leur programme un minimum d'heures consacrées à l'éducation sexuelle?

Public

Avez-vous déjà tiré les conclusions du projet pilote de l'année dernière en Communauté française et, si oui, qu'allez-vous en faire? En quoi est-ce que ce sera intégré dans la suite du phasage dont vous parliez?

L'année dernière, un état des lieux a été fait, les centres ont été sollicités, ils ont dû réagir dans l'urgence pour fournir des données. Cette étude, dans l'état actuel des choses, ne permet pas de conduire des politiques : beaucoup de critères sont à affiner et à améliorer. Comptez-vous utiliser cette étude et l'améliorer pour en faire quelque chose d'utilisable à terme? Comment comptez-vous concerter les secteurs sur la suite du processus?

Public

Parler d'urgence peut être énervant dans la mesure où les urgences politiques ne correspondent peut-être pas avec les urgences de terrain. Quand l'étude de la Ministre Maréchal a été faite, une des conclusions était que le secteur du planning familial était le « leader » en animations EVAS. S'il y a urgence et une mise en place phasée de généralisation, il est peut-être temps de former de nouveaux animateurs. Nous sommes submergés de boulot dans les centres de planning familial, nous avons de plus en plus de demandes pour toutes nos activités et il est temps de penser à la relève ou simplement, de former les gens avant de mettre les choses en pratique.

Public

Je voudrais appuyer la remarque de Madame d'Ursel sur une prévention vraiment ciblée. On multiplie de grandes campagnes coûteuses mais il faut un peu se pencher sur les chiffres et voir si ces campagnes atteignent leur objectif de manière satisfaisante et si elles ne sont pas suivies d'effets pervers. Quand on dit aux jeunes : « faites ce que vous voulez mais protégez vous ! », cette dernière partie leur semble négligeable et peu enviable et ils ne retiennent que « faites ce que vous voulez ». Chaque campagne est suivie de pics d'augmentation du nombre de grossesses non-désirées et d'IST.

Les rencontres de terrain avec les jeunes ont des effets beaucoup plus positifs et il ne faudrait pas les négliger au profit des campagnes.

Les jeunes reviennent plus vite au bon sens grâce à leur faculté d'auto-régulation, qu'une « génération soixante-huitarde » qui s'enferme dans les idéologies pour lesquelles elle s'est battue. Un projet qui laisserait la parole aux jeunes pour mettre au point des animations à leur manière, qui parlerait pour eux, qui seraient pilotés par des intervenants en matière d'EVAS, aurait un effet beaucoup plus positif que de grands discours. Ne pourrait-on pas encourager des projets de jeunes dans les médias ?

Les intervenants, pour couvrir toute la Belgique, sont trop peu nombreux. Pourrait-on continuer à faire appel à des *free-lance*, qui permettraient de répondre à la grande variété de projets pédagogiques des écoles ?

E. De Loeu

Pour l'enseignement général, il faudrait débloquer 8,4 millions d'euros pour financer un cycle d'animations. Est-ce faisable à l'issue du phasage ?

Emir Kir

Il m'est difficile de parler au nom de la Wallonie ou de la Communauté française. Il est important qu'il y ait une concertation politique mais il y a déjà un accord sur le principe du phasage.

Il est également important de concerter les professionnels du secteur du planning et c'est d'ailleurs ce qui fut fait pour le projet sur les mariages forcés, ce qui nous permit de mettre sur pied un plan d'action. Le maître-mot sera donc : « concertation »... Avec tous les acteurs. Certains de ces acteurs jouent déjà un rôle.

Quand j'entends les intervenants, je sens qu'on a besoin de préciser le cadre et la méthode de travail, de préciser le rôle de chacun. Je plaiderai personnellement pour qu'il y ait, dans ce domaine, une prépondérance pour les centres de planning. Pourquoi ? Pour la connaissance qu'ils ont du secteur mais aussi parce que les jeunes ont parfois du mal à aller vers les centres de planning. Il faut donc permettre aux centres d'être présents dans les écoles, dès le plus jeune âge. L'évaluation devra être faite en collaboration avec les secteurs.

Par rapport au phasage, je ne pourrais pas vous en dire plus pour l'instant.

Quant aux animations qui feraient partie du programme scolaire, je suis pour! Ce ne sera pas l'objectif à poursuivre immédiatement, il nous faut d'abord l'outil adapté à chaque situation locale, ce n'est pas si simple. Je suis aussi favorable à ce que l'on donne une attention particulière envers les personnes souffrant de handicap.

E. De Loeul

Est-ce que ça veut dire, qu'au niveau local, les PMS et les PSE sont un peu écartés?

De nombreux débats montrent la nécessité d'une coordination mais ça fait aussi partie des missions décrétales des PMS. Est-ce que le dispositif qui sera mis en place renforcera l'acteur le plus expérimenté dans sa mission? Sera-t-il décidé que les centres de planning coordonneront l'action en permettant aux autres acteurs d'y contribuer s'ils le souhaitent?

Katty Renard

Je n'ai pas encore entendu parler d'horaires ou de cours souhaités, ce qui était le cas dans le projet de Madame Maréchal. De là va découler le nombre d'acteurs dont vous aurez besoin et on pourra estimer en fonction de cette quantité horaire si les travailleurs de centres de planning travailleront en collaboration avec les PMS-PSE ou si certaines animations seront réalisées par des centres de planning et d'autres par les PSE et d'autres encore, par les PMS. La définition, même si elle est très large, et la formation commune sont importantes.

Isabelle Meerhaeghe

Nous étions partis sur une base de trois à quatre modules par année, en quatrième et en sixième primaire, puis en deuxième et quatrième secondaire, soit quatre fois cinquante minutes par an.

On ne pourra pas entrer dans un processus de généralisation sans débloquer des moyens supplémentaires, personne ne pourra dire le contraire. Il est regrettable de ne pas avoir la Ministre Marie-Dominique Simonet à la table, elle aurait pu apporter quelques éclaircissements concernant le phasage du budget. Les entités fédérées ont pour objectif d'atteindre l'équilibre budgétaire en 2015 et on peut imaginer qu'à ce moment-là, il y aura des marges supplémentaires.

En ce qui concerne les animations destinées aux personnes handicapées, on reste dans l'idée du concept scolaire. Dans l'enseignement ordinaire, on préconise l'absence de l'enseignant, ce qui ne serait pas forcément le cas dans l'enseignement spécialisé qui ne sera pas oublié dans le projet.

Il est toujours compliqué de parler d'obligation. Cependant, je pense que le droit à une vie affective et sexuelle épanouie est un droit pour tous et si nous voulons faire respecter ce droit, peut-être faut-il passer par une obligation si des écoles ne veulent pas entrer dans le projet *de facto*. Entre faire respecter un droit et imposer une obligation, il y a un choix à faire. C'est essentiel, aujourd'hui d'aider les jeunes à trouver les bons repères. L'idée est toujours la même à savoir que le jeune doit se prendre en main, pour pouvoir faire ses choix en toute autonomie. C'est d'autant plus important aujourd'hui où il est très simple de voir de la pornographie sur Internet et où certains jeunes n'ont que ça comme lecture de la sexualité.

Katty Renard

Si on veut assurer l'équité pour tous les élèves, il faut que l'école soit obligée de mettre des animations dans son programme. Sans cela, tous les élèves n'auront jamais le même droit à ce type d'animation.

Anne-Charlotte d'Ursel

Je pense qu'il faut imposer aux écoles, des animations EVAS, pour éviter que ces animations ne passent inaperçues. Il faut entamer la réflexion et la mise en place avec les moyens existants.

Le rapport de l'ULB préconisait d'avoir un maximum d'heures et d'intervenir tous les deux ans au sein du cursus scolaire. Cette étude a été finalisée, elle est sur la table depuis des années et nous y adhérons complètement, elle avait été suffisamment affinée pour être transposable.

Conclusion d'E. De Loeu

Je retiens qu'il y a un large consensus, sous réserve des idées et positions du CDH, absent des débats. Des nuances existent néanmoins concernant la rapidité avec laquelle il faudrait avancer dans ce dossier, qui dépend notamment de questions budgétaires mais aussi des dynamiques de concertation entre des réseaux et des acteurs de culture variée.

Quant à l'agenda, on n'a pas encore de date ni d'ordre du jour précis. J'interprète ça comme une invitation, implicite au moins, aux fédérations de centres de planning familial de continuer leur travail de lobbying, de veille et de propositions.

L'ÉDUCATION SEXUELLE ET AFFECTIVE : PROCESSUS DE LIBÉRATION OU DE NORMALISATION ?

Jean-Michel LONGNEAUX

*Philosophe, chargé de cours aux Fundp,
conseiller en éthique dans le monde de la santé,
rédacteur en chef de la revue Ethica Clinica*

Le couple hétérosexuel stable reste, pour une majorité, la forme sous laquelle, spontanément, elle imagine l'amour : un homme et une femme qui s'aiment. Cela ne signifie toutefois pas que les individus parviennent à vivre cet idéal, ni même qu'ils le souhaitent. On assiste plutôt à l'éclosion de nombreuses alternatives tout à la fois revendiquées et assumées : le couple homosexuel, le couple à trois (avec bisexualité), le couple séparé, chacun restant domicilié à son ancienne adresse, le couple asexué, le bébé couple (appelé ainsi parce qu'il s'incruste chez les parents d'un des deux conjoints), etc. Chacun de ces couples peut lui-même s'organiser de différentes façons : dans la fidélité, dans l'infidélité ou dans la liberté. Dans ce dernier cas, chacun des partenaires est autorisé à avoir des rapports sexuels avec d'autres pourvu qu'il n'y ait pas d'amour ou d'attachement. L'échangisme est une autre manière de vivre cette liberté. Tous ces couples peuvent encore tenter de s'inscrire dans la durée ou au contraire se vivre sur le mode du « one shoot ». Dans le cas où un projet de vivre à deux existe, les partenaires peuvent être mariés, ils peuvent être cohabitants légaux, cohabitants de fait ou sans aucun statut. Leur couple pourra tenir par amour, par habitude, par tendresse, par dépendance économique, par conviction religieuse ou sous la pression de l'entourage. Dans toutes ces situations enfin, la sexualité pourra y être présente ou rare, vécue comme importante ou non, passionnée, imaginative, routinière ou angoissante.

Que cela plaise ou non, il est un fait qu'aujourd'hui, en Occident, les relations amoureuses et sexuelles se déclinent en une infinité de modes. Face à cette réalité que côtoient les jeunes, comment faire de l'éducation sexuelle et affective ? Deux possibilités se présentent. Soit on remet de l'ordre dans cette diversité, en hiérarchisant ces façons de vivre à deux. Qu'elles existent, c'est un fait ; cela ne signifie toutefois pas qu'elles sont toutes acceptables. On défendra donc certains modèles de couple et on condamnera les autres. Cette première attitude n'est possible qu'à la condition de disposer d'une conception (scientifique, psychologique, sociologique ou spirituelle) de ce que doit être la sexualité et la vie amoureuse. Au nom des données biologiques, ou du développement psychique de l'adulte, ou des statistiques concernant les mœurs, ou d'une morale tenue pour vraie, on définira le normal et le pathologique et on invitera les jeunes à comprendre la pertinence de ces distinctions. La deuxième attitude éducative part du principe inverse que l'on n'a pas à juger. Chacun doit rester libre d'inventer son couple, libre aussi d'inventer sa sexualité. L'éducateur n'est donc pas là pour « formater » les jeunes, ni pour imposer une morale particulière : il se contentera d'informer sur les différents comportements sexuels et amoureux avec objectivité, détachement et neutralité. Et il aidera le jeune à trouver sa propre voie en la matière. Le normal et le pathologique sont remplacés par le possible. Et tout est possible. Il est vrai cependant que cette seconde position défend elle aussi une morale ou une idéologie sociale particulière : celle de l'épanouissement de soi, de l'autonomie, de la liberté et du consentement. Avec cette seconde voie, ce que l'on doit bien appeler un certain conformisme – puisque ces valeurs de liberté sont dans l'air du temps – est donc défendu, au nom duquel on tracera une nouvelle frontière entre l'acceptable et l'inacceptable : tout est acceptable, sauf

ce qui ne respecte ni la liberté ni le consentement, ou qui ne contribue pas à l'épanouissement de soi.

Quelle que soit donc la position qu'on défendra, il semble bien qu'on n'échappe pas à la question des valeurs et donc à celle de la normalisation des comportements. Deux questions s'ensuivent. Premièrement, faut-il vouloir échapper à toute forme de normalisation ? Est-ce seulement possible ? Et deuxièmement, a-t-on raison d'opposer processus de normalisation et processus de libération ? N'y a-t-il pas une normalisation des comportements qui soit en même temps une libération ?

Afin de répondre à ces questions, nous développerons une réflexion en deux temps. Nous commencerons par dresser une « topique » de la vie amoureuse, c'est-à-dire un état des lieux général de ce qui s'y joue, quelle que soit la forme qu'elle peut prendre. Sur cette base, nous nous demanderons alors si des valeurs sont en jeu. Si la réponse est positive, quelles sont-elles et sur quoi reposent-elles ? Enfin, une éducation affective et sexuelle qui transmettrait ces valeurs serait-elle normalisatrice ou libératrice ?

Topique des vies amoureuses

On l'a dit, aujourd'hui chacun peut inventer son couple. La diversité qui en résulte empêche les théories trop générales : ce qui vaut pour un type de couple ne vaut pas nécessairement pour un autre. Il est toutefois une expérience que tous les couples, quel que soit leur style, connaissent : la difficulté d'y rester heureux. Cela est particulièrement vrai pour tous ceux qui essaient de s'installer dans la durée. Mais même les partisans du « one shoot » se lassent de répéter les mêmes gestes avec des partenaires différents. Ils se disent parfois rattrapés par un sentiment d'ennui ou de solitude, au même titre d'ailleurs que ceux qui, pour échapper au poids de la vie à deux, ont choisi le célibat.

Notre époque nous invite à comprendre ces aléas de la vie amoureuse comme autant de problèmes techniques à résoudre. On nous vante les trois recettes qui pimenteront notre vie de couple devenue trop fade, les six manières de lui dire « je t'aime », les huit façons de le quitter sans le faire souffrir ou au contraire en le faisant souffrir « un max », les dix techniques pour la faire grimper aux rideaux, etc. Votre homme ne vous dit pas assez qu'il vous aime ? Vous voulez le ou la tromper sans qu'elle ou il l'apprenne ? Votre ex sort avec votre meilleure amie et vous ne le supportez pas ? Vous ne voulez pas d'enfants, vous en voulez, vous n'en voulez plus ? Vous êtes trop gros(se), trop poilu(e), trop ridé(e) ? Vous avez mauvaise haleine ? Surtout pas de panique ! Tous, absolument tous les aspects de votre vie amoureuse et sexuelle ont une solution technique (médicale ou psychologique). On part donc du principe que l'amour, « c'est pour le meilleur » et qu'il suffit de savoir s'y prendre pour y parvenir. Il n'y a que les ignorants ou les maladroits qui seraient malheureux. Cette conviction que l'amour, c'est le bonheur, et que les problèmes rencontrés ne sont que des accidents à éviter n'est-elle pas aussi le présupposé des animations à la vie affective et sexuelle ? Il faudrait transmettre aux jeunes des savoir-faire, des savoir-être qui sont présentés comme autant d'outils, de passeports, de clés pour aimer.

Incontestablement, les couples rencontrent sur leur route de nombreuses difficultés qui peuvent être surmontées grâce à une aide adéquate. Mais on aurait tort d'en déduire que l'amour serait un parcours de saut d'obstacles. Les amants font également l'épreuve d'une résistance qui, cette fois, ne dépend plus d'un « accident » évitable ou d'une maladresse, mais semble au contraire inhérente au désir d'aimer. Si les couples se distinguent les uns des autres tant par leur style que par leurs problèmes ponctuels, ils partagent tous un commun

dénominateur : tous espèrent le bonheur, tous se heurtent à l'épreuve d'aimer... même ceux qui, en apparence, sont sans histoire. Afin de cerner cette résistance inhérente au désir d'aimer, nous partirons d'une expérience relativement commune : la passion. L'excès en lequel elle consiste met à nu les désirs qui consomment les amants. Et si la passion peut être vécue de bien des façons, son destin est irrémédiablement le même pour chacun : elle finit par passer. Mais en attendant, quelle souffrance délicieuse ! Elle envahit toute notre existence, devient une obsession, un tourment, une fièvre. Et en même temps, elle nous réalise. Plus exactement, elle exauce les trois désirs qui nous portent dans la vie, nous donnant ainsi la conviction d'être enfin justifié dans notre être.

C'est tout d'abord notre désir de toute-puissance qui se trouve comblé au-delà de toute espérance. Par désir de toute-puissance il faut entendre non point le désir d'être le plus fort, mais ce désir qui nous anime en permanence d'être à la hauteur de ce que l'on croit devoir être, pleinement soi-même, sans entrave, sans limite, sans manque. Et de fait, aimer et être aimé passionnément, c'est se libérer de ses chaînes, et vivre la promesse d'une renaissance. Tout redevient soudain possible. On se sent pleinement homme ou pleinement femme, tellement homme ou femme qu'on doit suffire à rendre heureux l'être aimé : le monde, les autres deviennent superflus. On se sent assez fort pour aimer toujours, et on le promet en y croyant fermement. On se surprend à tout oser : mentir à ses parents, faire le mur, abandonner son conjoint et ses enfants pour vivre avec l'élue, quitter son travail, voler et même tuer quelques fois. De même, l'apparence devient essentielle : les vêtements, les parfums visent à effacer ce tas d'organes qu'est notre corps mortel pour que triomphent la beauté, le sublime, le désirable. L'argent, une belle voiture, le look, l'intelligence ou l'humour sont autant de manifestations de cette perfection que l'on doit incarner, et qui doit rendre tout possible. Un bouton sur le nez, un compte en banque à découvert ou une mobylette en panne suffisent à rompre le charme. Enfin, les performances sexuelles, le souci d'être à la hauteur et d'assurer seront l'ultime vérification de cet accomplissement de soi.

Mais dans la passion, on n'a pas que le sentiment de la toute-puissance. On a tout autant le sentiment de n'être enfin plus seul : on connaît l'autre par cœur, sur le bout des doigts, on partage les mêmes goûts, on rit des mêmes choses, on a les mêmes pensées au même moment, on a l'impression d'être reliés en permanence par un fil invisible : si on pense à l'autre parti au bout du monde (ou au supermarché), on est convaincu qu'il le sent. Le GSM reste d'ailleurs allumé en permanence et le forfait de 5000 SMS gratuits est épuisé le jour même. Tout ce qu'on fait, tout ce qu'on dit, tout ce qu'on décide n'a de sens que par rapport à l'autre. Celui-ci est le point de départ et le point d'arrivée de notre existence. Vivre sans lui est devenu tout simplement inconcevable. La passion est ainsi l'accomplissement d'un second désir, le désir de fusion. Il faut entendre par là ce désir de reconnaissance, ce désir de compter pour quelqu'un, ce désir d'harmonie ou d'entente mutuelle qui soutient l'ensemble des relations qui comptent pour nous : avec notre famille, nos enfants, nos amis, nos collègues, etc. Dans la passion, ce désir est vécu avec une intensité à ce point inégalée qu'elle décline toutes les autres relations. Cette fusion des amants est l'aboutissement d'un double processus : l'autre n'a plus aucun secret pour nous et il ne faudrait pas grand-chose pour se convaincre qu'on le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même ; et en même temps, on s'abandonne avec délectation à n'être plus que ce que l'autre aime que l'on soit, à se comprendre à partir de ses désirs, de son amour. Les amants ne sont plus qu'un seul : tu es moi, je suis toi. Un contre-exemple suffira à vérifier cette exigence de transparence fusionnelle. Quand l'un des partenaires fait le reproche suivant : « si tu m'aimais, tu aurais su qu'il ne fallait pas faire cela... », n'est-il pas en train d'insinuer qu'effectivement, quand on s'aime, on se devine, on se connaît, on vibre à l'unisson ? Un malentendu, un désaccord sonne comme l'échec de

l'amour. Ce qui se vit ainsi au niveau des âmes se vit plus encore au niveau des corps. Le désir de l'autre, de le toucher, de le caresser, de le sentir, de le goûter, devient folie des corps qui ne s'appartiennent plus. La volupté de l'orgasme est vécue comme ce moment fulgurant par lequel les corps succombent enfin à l'ivresse, à la dépossession de soi pour rejoindre l'autre, et ne plus faire qu'une seule chair. Là, dans l'extase qui les foudroie, dans cette transe des corps, ils s'appartiennent enfin l'un à l'autre éternellement.

Il y a incontestablement dans le vécu de la passion un troisième aspect : ceux qui s'aiment vivent dans l'évidence. Tout devient clair. Il leur était dû de se rencontrer. S'agit-il d'ailleurs d'une rencontre ou de retrouvailles ? Les amants ont parfois l'impression de se reconnaître d'une ancienne vie. Les choses étaient écrites, leurs routes devaient se croiser. Toutes les relations antérieures n'étaient finalement que le prélude ou l'annonce de cette rencontre. Cette assurance de la passion, cette certitude de réaliser son destin est l'accomplissement d'un troisième désir qui nous anime : le désir que des choses nous soient dues, à commencer par le bonheur. Chacun a des attentes qu'il n'imagine pas ne pas voir se réaliser. Ainsi, certains sont portés par cette intuition qu'il leur est dû qu'il y ait quelque part une âme sœur qui les attende. Pourquoi vivre si ce n'était le cas ? D'autres, tombés amoureux, ne peuvent entendre que cet amour ne soit pas réciproque : « si je t'aime à ce point, il m'est dû que tu m'aimes aussi ». Ils se persuaderont alors que l'autre ne sait peut-être pas encore qu'ils sont faits pour vivre ensemble : « donne-nous une chance, et tu verras que toi aussi tu m'aimeras ». Et quand la passion est partagée, tout est dû aux amants. Il leur est dû, tout d'abord, de pouvoir s'aimer – Tristan et Yseult, Roméo et Juliette sont des tragédies qui nous bouleversent parce que ces récits d'amours empêchées nous renvoient à un sentiment d'injustice : il était juste, ça leur était dû, que ceux-là puissent s'aimer. Personne, pas même Dieu, s'il existe, ne devrait avoir le droit de s'y opposer. Bien plus, quand on est jeune et qu'on s'aime, il est dû qu'on ait la vie devant soi, toute la vie. C'est encore ce désir qui rend les amants passionnés, ces intégristes de l'amour, exigeants l'un envers l'autre : « il m'est dû que tu n'aies aucun secret pour moi » ; « si je te suis fidèle, il m'est dû que tu le sois aussi », « si j'ai envie de faire l'amour, il m'est dû que toi aussi tu en aies envie », etc.

S'il est si bon de se laisser emporter par la passion, jusqu'à s'y perdre, c'est parce qu'en elle, notre vie touche à la perfection. Libéré, aimé et justifié, plus rien ne peut venir à manquer. Les désirs qui nous animaient sont délicieusement comblés, nous laissant avec cette certitude d'être enfin arrivé là où notre existence devait nous conduire. Pourtant, si cet état de grâce peut durer, il ne dure jamais toujours. *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen en est le récit exemplaire. Cela tient moins à la maladresse des amants qu'à leur irréductible condition humaine, qui transforme la passion en tourments.

On se veut tout-puissant, capable de tout pour l'autre. Serait-on désirable sans cela ? Mais cette folle prétention, à laquelle on succombe soi-même, se heurte à une réalité incontournable : nos limites. On promet à l'autre de l'aimer toujours, de le combler de bonheur. Mais on fait l'amère expérience qu'aucun cadeau n'est jamais assez beau, aucun mot assez juste, aucun regard assez profond. Si, comme le dit l'expression consacrée, on n'a pas toujours les moyens de ses ambitions, on n'a jamais les moyens de ses amours. Il ne faut pas non plus attendre longtemps pour constater, certains jours, qu'on n'a pas la force d'être disponible pour l'autre. « Je t'aimerai toujours mais ce soir, tu me fous la paix ! ». Si on se sent, dans la passion, pleinement homme, pleinement femme, très rapidement, on se heurte au fait qu'on n'est jamais qu'une manière très singulière d'être homme ou femme, et qui n'est pas forcément celle qu'on aurait souhaitée : avec trop de ceci et pas assez de cela, avec des façons d'aimer qu'on peut assumer et d'autres qu'on ne peut pas ou plus. On peut bien faire

des efforts, on ne sera jamais qu'une façon limitée d'incarner le masculin ou le féminin. On fait encore l'expérience de nos limites quand on constate qu'on ne suffit pas à rendre l'autre heureux : il ne sait pas se passer de ses copains, elle a besoin de retourner chez ses parents. La passion, exclusive, s'accommode mal de ces situations ; la jalousie guette. Les maquillages, les tenues, et de façon générale, les soins apportés à l'apparence ne sont-ils pas davantage, par leur nécessité, les révélateurs de ce qu'ils veulent pourtant nous faire oublier : les défauts d'un corps que rien n'empêchera de vieillir ? Et puis on peut s'aimer autant qu'on voudra, on n'est pas suffisamment puissant pour empêcher les maladies ou les accidents de la vie, et la mort. Ainsi, nous sommes fondamentalement un être de finitude, c'est-à-dire quelqu'un qui ne peut pas tout, qui se découvre vulnérable, maîtrisant, au final, peu de choses. Ce n'est point là un défaut que l'on puisse corriger puisqu'il définit au contraire notre humaine condition. N'être plus fini, ce serait du même coup n'être plus humain. C'est à ces limites incontournables que la passion se heurte, pour s'y épuiser.

Le désir de fusion échoue contre un autre roc : la solitude irréductible des amants. Être une solitude, ce n'est pas être seul au monde, sans relation : être privé de liens, c'est faire l'expérience de l'isolement. Il suffit d'être à deux, comme dans la passion, et l'isolement est rompu. La solitude est beaucoup plus fondamentale : elle rend possible l'expérience de l'isolement, mais demeure dans les relations. On peut en effet être deux ou être mille, chacun, aussi influençable et influencé soit-il, reste irrémédiablement seul à être lui-même : à chaque fois unique et irremplaçable dans ses manières d'être en relation. Être une telle singularité indéfectible, c'est ne pas être soluble en un autre, ne pas être assimilable, ne pas pouvoir être ramené à du standard, à du commun, c'est échapper toujours par quelque côté à l'être aimé. Il s'ensuit une conséquence fondamentale pour les relations : l'autre ne se réduira jamais à ce que l'on en perçoit, tout comme on ne se réduira jamais à ce que l'autre connaît de nous. Et c'est là ce que la passion ne peut supporter. Deux exemples illustrent cette impasse. L'exigence de transparence que s'imposent les amants apparaît vite autant insupportable qu'irréalisable. L'autre a-t-il tout dit ? Ne me cache-t-il pas un secret ? À qui appartient ce numéro de téléphone affiché dans le répertoire de son GSM ? Comment peut-il ne pas penser à moi quand je pense à lui ? Dans des situations plus dramatiques, la découverte d'une double vie cachée nous confronte à cette vérité que décidément, on ne connaît jamais celui qu'on aime. C'est exactement la même expérience que l'on vit – mais d'une façon heureuse cette fois – lorsque notre partenaire arrive encore à nous surprendre. On s'étonne qu'il ait une vie en dehors de l'amour qu'on a pour lui. La complicité des amants, aussi intense soit-elle, ne suffit manifestement pas à les rendre transparents l'un à l'autre. Mais c'est surtout la sexualité qui reconduit à cette solitude irréductible. Et tout d'abord les corps. Loin d'être un accès à l'autre, ce corps que l'on embrasse, que l'on étreint, que l'on caresse sépare. C'est en ce sens que l'on dira qu'à la différence des animaux, le corps humain est un corps sexué. Le mot « sexe » vient du verbe latin « *secare* » : couper. Avoir un corps sexué ne signifie pas avoir un corps coupé, amputé d'un membre ou mutilé (circoncision, excision, etc.) mais avoir un corps qui est vécu comme ce qui nous sépare, nous coupe de celui ou celle que l'on désire tant. De par son corps, l'autre occupe un espace que l'on ne peut occuper en même temps, un espace duquel il nous expulse. D'où, pour l'être humain que nous sommes, un désir sexuel potentiellement permanent, fait à la fois de ce manque de l'autre et de cette envie de tenter encore de le rejoindre. Les ébats amoureux sont une délicieuse mais vaine tentative de transgresser les corps. Dans l'orgasme partagé, les corps semblent pourtant s'effacer, et les âmes fusionner. Une description attentive convainc du contraire. En effet, la vague qui emporte les amants, loin de les réunir, les arrache bien plutôt l'un à l'autre, chacun se laissant immerger par le plaisir qui est le sien et rien que le sien. Malgré son expérience, même un Casanova ne saura jamais ce que c'est qu'avoir du plaisir comme une femme, et vice versa.

Cette impossibilité de ressentir ce que l'autre ressent vaut aussi pour des partenaires du même sexe. La jouissance que se donnent les amants est ainsi l'expérience heureuse de leur solitude respective. Or la passion ne veut pas que la jouissance, elle veut aussi la fusion. La solitude, irréductible, signe son échec.

Enfin, il est trop de circonstances qui rappellent que rien n'est dû à celui-là qui aime. Les amours non réciproques confirment qu'il n'est pas dû, quand on aime à la folie, d'être aimé en retour. Il n'y a aucune garantie en la matière, et c'est pourquoi celui qui déclare sa flamme y va souvent en tremblant. C'est pourquoi aussi celui qui aime encore peut pourtant n'être plus aimé. Et combien d'amours rendus improbables pour des raisons familiales, matérielles, psychologiques ou tout simplement pour des raisons de timing : ils viennent trop tôt ou trop tard, ? Combien d'attirances réciproques qui ne resteront que la promesse d'un possible ? Comme quoi il ne suffit pas de se « reconnaître » pour que s'aimer soit dû : la vie n'a que faire de nos attentes, de nos évidences ou de nos certitudes ; elle peut tout reprendre, tout empêcher. La mort accidentelle de l'être aimé en est probablement l'expérience la plus violente qui soit. Être beau, jeune et amoureux ne donne aucun droit, aucune garantie. Au cœur de la passion sourd l'angoisse – angoisse de perdre l'autre, angoisse qu'un jour tout s'arrête, pour rien. La passion la plus absolue voudrait croire que tout lui est dû, et elle succombe volontiers à cette tentation, mais elle sait qu'elle ne peut rien contre ce qui n'est parfois qu'un détail. Elle appartient irrémédiablement à la vie, une vie qui reste fondamentalement incertitude.

Les couples peuvent différer entre eux par leur style, par leur histoire ou par leurs péripéties, aucun n'échappe, semble-t-il, à ce déchirement dont on vient de faire la topique. Portés par les désirs comblés de toute-puissance, de fusion et d'un dû, tous les amants du monde se heurtent à leur humaine condition faite de finitude, de solitude et d'incertitude. Voilà pourquoi aucun individu qui aime n'échappe à la difficulté de vivre à deux. Tout bonheur connaît en même temps les affres de l'inquiétude. Il ne nous appartient pas, ici, de développer les différentes stratégies possibles par lesquelles les individus tentent d'échapper ou de composer avec cette réalité. Qu'il nous suffise de dire que demander à la passion qu'elle nous libère de notre finitude, solitude et incertitude, c'est lui demander ce qu'elle ne peut pas nous donner ; que son destin est par conséquent de passer – ce qu'elle fait toujours – ou de se transformer – ce qu'elle fait parfois. Elle devient alors ce que l'on appellera l'amour, c'est-à-dire cette même passion, mais débarrassée de ses illusions, et donc de ses angoisses, de sa violence et de ses exigences : non plus passion dans la toute-puissance, la fusion et la conviction que quelque chose soit dû, mais amour de la finitude, de la solitude et de l'incertitude.

Retour à nos questions

Pour rappel, nos questions étaient les suivantes : peut-on libérer la relation amoureuse et la sexualité des valeurs ? Si non, quelles sont-elles ? Celles-ci une fois identifiées, sont-elles normalisatrices ou libératrices ? Et enfin, quelle place donner à l'éducation à la vie affective et sexuelle ?

Notre chronique des vies amoureuses affirme clairement des valeurs. Mais au préalable, il faut souligner le déplacement opéré. Ces valeurs ne sont plus l'expression d'une idéologie ou d'une morale (religieuse, laïque ou autre). Voulant rejoindre ce qu'il y a d'universel dans toute relation amoureuse, les valeurs qui apparaissent s'inscrivent dans notre humanité vécue, et curieusement, dans ce qui nous limite. La finitude, la solitude et l'incertitude sont à la fois ce que nous sommes « toujours déjà » de façon incontournable – en quoi elles sont des essences : elles disent ce qui « est » – et ce que nous devons pourtant nous réapproprier et

faire nôtre – en quoi elles apparaissent comme des valeurs : c'est-à-dire comme ce qui « *doit être* ». Elles sont d'autant plus « ce qui doit être » qu'elles sont « ce que nous sommes ».

Que l'on ait à devenir ce que pourtant l'on est déjà signifie concrètement que nous vivons le plus souvent ou dans l'ignorance ou dans le refus de notre être. Dans le premier cas, nous errons alors sans but – et on ne comprend même plus pourquoi on désire quelqu'un : on le fait pour faire comme tout le monde, ou parce que, pour on ne sait quelle raison, l'envie est là –, dans le second cas nous épuisons notre vie à fuir ce que nous sommes – aimer devient une vaine tentative d'échapper à soi-même. Plus ou moins secrètement, nous aspirons tous au bonheur, mais on pressent que ces deux attitudes nous en éloignent. Comment être heureux si l'on vit dans la souffrance de ce que l'on est, ou si l'on reste un étranger pour soi-même ?

Mais il ne suffit pas de dire que nous *devons* accepter ce que nous sommes pour en faire une valeur. Après tout, tout ce qui est ne doit pas être (par exemple les viols existent, on n'en fera pas pour autant une valeur). Pour devenir une valeur, il faut encore que les trois caractéristiques qui nous avons dégagées se révèlent désirables. Or, la finitude, la solitude et l'incertitude paraissent plutôt désespérantes, voire tragiques. Cependant, à y regarder de plus près, cette façon de juger est manifestement le fait de ceux qui prennent pour mesure de toute chose ce qu'ils voudraient être et qu'ils ne sont pas. C'est en effet à la lumière de notre désir de toute-puissance que la finitude paraît si déprimante. Il en va de même pour la solitude et l'incertitude : c'est au regard des désirs de fusion et d'assurance qui nous hantent qu'elles semblent si angoissantes. Mais quand on prend conscience que l'on souffre de la réalité précisément parce qu'on s'accroche à des idéaux et que ces idéaux sont illusoires (ils ne sont que des désirs relevant de l'imaginaire), alors on peut opérer un double travail sur soi. D'une part, on se libère de la dictature de ces désirs en les remettant à leur juste place : on a certes besoin de rêver, mais il faut cesser de prendre ses rêves pour la réalité. Ce faisant, on se dégage de tous ces faux combats dans lesquels on s'épuise en vain : ceux par lesquels on veut affirmer sa toute-puissance, ceux par lesquels on refuse de lâcher les autres, ceux par lesquels on impose nos attentes, etc. D'autre part, on peut commencer à accueillir ce que nous sommes sans plus le juger, l'accueillir simplement parce que c'est ce que nous sommes, qu'on le veuille ou non. Dans ce patient travail de réappropriation de soi-même, en dehors de tout tribunal, la finitude, la solitude et l'incertitude se révèlent non seulement désirables, mais deviennent des forces de vie.

Accepter que rien ne soit dû, ce n'est pas renoncer à notre désir de bonheur et vivre dans la résignation. Simplement, nous savons à présent que le bonheur ne viendra pas tout seul. Celui qui consent à cette évidence non seulement aura envie de se mettre en mouvement – sa volonté d'être heureux reste intacte –, mais en plus il le fera avec une liberté inouïe : car il n'aura plus besoin d'avoir la certitude de réussir pour oser entreprendre. Un échec restera une épreuve, mais il ne sera pas redoublé par le sentiment qu'il est injuste : ce n'est pas parce qu'on est courageux ou vertueux qu'il nous est dû de réussir. Un succès, au contraire, sera vécu comme une « grâce » qui amplifiera le sentiment de la joie. Là où la passion ne veut voir que de la nécessité (les amants ne pouvaient pas ne pas se croiser, c'était écrit), l'amour y verra de la chance, de la gratuité : le bonheur d'aimer et d'être aimé est décuplé quand on sait qu'il n'est dû à personne de vivre une histoire d'amour.

Accepter la solitude, c'est accepter que l'autre ne m'appartient pas, que sa vie n'est pas la mienne. Se libérer ainsi d'un besoin de dépendance ou de pouvoir sur l'autre en restaurant cette distance qui préserve chacun dans sa singularité, c'est tout simplement se donner la possibilité d'avoir des relations vraies. Combien de discussions ne sont-elles pas faussées par

la peur d'être abandonné ou de faire souffrir ? Au lieu d'être sincère, on dira ce qui rassure, ce qui protège : bref, on mentira. Habiter sa solitude et reconnaître celle de l'autre, c'est rendre au partenaire (autant qu'à soi-même) le droit de n'être pas d'accord, d'être déçu ou triste, c'est lui rendre aussi le droit de ne plus aimer. Un vrai « je t'aime » n'est-il pas le fait de celui qui a la liberté de ne plus aimer ? Là où la passion enferme l'être désiré dans la fusion, l'amour convertit la solitude de chacun en l'être unique qu'il est pour l'autre : unique et donc déjà étranger en quelque façon.

Enfin, accepter la finitude, c'est savoir que l'on n'est pas tout, que l'on peut se tromper, etc. L'assumer plutôt que de fuir derrière des prétextes ou des excuses, c'est se vouloir responsable, c'est aussi pouvoir demander pardon sans que cela soit vécu comme une humiliation. Mais la finitude, c'est aussi accepter que l'on ne peut pas tout. Là où la passion exige pour être aimé d'être tout-puissant, l'amour se veut respect des limites de chacun.

La finitude, la solitude et l'incertitude sont bien des valeurs. Elles sont ce que nous devons apprendre à faire nôtre tout au long de notre vie et ce pour deux raisons au moins : d'une part parce qu'elles sont ce que nous sommes et d'autre part, parce que ce que nous sommes se révèle désirable. Mais ce faisant – et c'était là notre seconde question – ne risque-t-on pas de retomber dans une normalisation des comportements ? La réponse doit être nuancée. D'un côté, nous avons affirmé que, quel que soit le style des couples, tous sont des tentatives de composer avec cette déchirure fondamentale entre des désirs imaginaires et une réalité incontournable. Pour qui va à l'essentiel, la manière d'inventer son couple ou de vivre sa sexualité a finalement peu d'importance. On se gardera donc de juger les différentes façons de vivre à deux (même si à titre personnel, n'étant pas tout-puissant, nous ne pouvons pas tout comprendre ni tout accepter indifféremment). Est-ce dire alors que tout est permis ? En vérité, ce qui précède nous interdit de défendre un relativisme moral. Chaque modèle de couple, y compris le plus classique, peut être investi soit pour fuir la réalité, soit pour tenter de l'assumer. Ces deux motivations ne peuvent être tenues pour équivalentes : l'une consiste à vivre dans la haine de la vie, l'autre, si elle ne garantit pas le bonheur (rien n'est dû), est fidélité à la vie. Ce n'est donc point la forme du couple, son style, qui importe mais ce qui s'y joue.

Prenons deux exemples. Certains se disputent aujourd'hui encore pour savoir quel statut (notamment moral) donner à l'homosexualité. Il nous semble qu'ils se trompent de débat. Que l'on soit homosexuel ou hétérosexuel, la question est bien plutôt de savoir comment est investie cette orientation. Si elle ne peut l'être que sous le signe de la toute-puissance, de la fusion ou de la conviction que tout est dû, alors elle cache une souffrance qu'il faut pouvoir entendre (par exemple, se déclarer hétérosexuel pour faire comme les autres, pour ne pas décevoir ses parents, par peur d'être jugé, ou se convaincre d'être homosexuel sous la pression d'un groupe ou, selon les théories, pour répondre au désir inconscient d'une mère, etc.). Dans le cas inverse, elle sera une tentative de se réapproprier sa singularité, une manière d'être homme et femme parmi toutes les façons possibles, qui doit être respectée. Autre exemple, un couple doit-il durer dans le temps ? Ou, si l'on préfère : le fait de durer dans le temps est-il le signe que ce couple a réussi ? On sous-entendrait ainsi que les personnes divorcées ou séparées auraient été moins aimantes, moins lucides, moins patientes... bref qu'elles seraient moins bien. La topique des vies amoureuses nous invite à déplacer notre regard. Il y a mille raisons pour lesquelles un couple peut se séparer, mais toutes se ramènent à deux possibilités : soit les amants se quittent parce qu'ils ne peuvent vivre que dans la passion : or celle-ci passant, ils croient devoir en conclure qu'ils ne peuvent plus vivre ensemble. Ils se séparent donc au nom d'une illusion, par peur ou incapacité de se confronter

à la réalité. En ce cas, cette séparation sera un échec. Mais certains peuvent se séparer parce que, finis, ils ne peuvent pas tout supporter de l'autre (sa violence par exemple, ou ses mensonges) pas plus qu'ils ne peuvent par exemple commander leurs propres sentiments. Mettre un terme à une relation pour ne pas se mentir, ni à soi ni à l'autre, donc par acceptation de ses limites, n'a pas à être regretté. Quant à ceux qui vivent durablement en couple, la même analyse s'impose : ceux qui restent ensemble parce qu'ils sont devenus maladivement dépendants l'un de l'autre, ou parce qu'ils se persuadent qu'ils doivent être capables de tout supporter, même si cette relation les détruit, vivent incontestablement dans la souffrance, quand bien même ils affichent une apparence heureuse. Leur couple est mortifère. Par contre vivre à deux dans le plus grand respect possible de la solitude et des limites de chacun, et en acceptant que cet amour peut très bien ne plus être, c'est avoir la chance de partager une belle histoire, aussi difficile soit-elle par ailleurs. Bref, lorsque l'on place son regard au niveau des valeurs fondamentales, nos jugements spontanés (par exemple, un couple qui dure est un couple réussi) se révèlent finalement stériles tandis qu'une vision plus nuancée de l'existence devient possible. On sort du moralisme (de quelque bord qu'il soit) mais sans tomber dans le relativisme : libération donc, mais avec une normalisation renouvelée.

Que peut, pour finir, l'éducation affective et sexuelle ? Peut-elle aider des jeunes (et des moins jeunes ?) à se réconcilier avec leur propre finitude, solitude et incertitude ? Il faut être clair : aucun enseignement, aucun livre, aucun discours ne peut aider en la matière. Seules l'expérience vécue, la confrontation directe à ce que nous sommes, nos tentatives de fuir en vain nous reconduisent peu à peu à ce que nous n'avons jamais cessé d'être. Aucune éducation ne remplace la vie. Cela dit, l'éducation affective et sexuelle (quel que soit le moyen pédagogique utilisé) a sa place à tenir. En une matière aussi essentielle pour l'existence de chacun, il importe en effet de donner des mots qui n'auront pas le pouvoir d'empêcher les errements et les souffrances, mais qui aideront à se réapproprier ce qui y a été vécu et ce qu'à travers eux, on est devenu. Traverser des épreuves, c'est souffrir. Ne pas pouvoir nommer et comprendre ce que l'on y a vécu, c'est rester avec sa souffrance, c'est souffrir d'avoir souffert. On ne se libère en effet d'une souffrance qu'en la vivant jusqu'au bout, c'est-à-dire en l'épuisant jusqu'à ce qu'elle donne à penser. Éduquer, c'est (entre autres choses) transmettre des mots qui viendront peut-être trop tôt pour la personne concernée, mais qui, s'ils sont vrais, pourront un jour l'aider à faire des événements de sa vie son histoire : une histoire qui ne lui était pas due, une histoire finie, une parmi tant d'autres possibles, une histoire aussi qu'elle n'a pas la force d'aimer entièrement, mais une histoire qui est la sienne, et qui fait de sa vie une vie unique.

FRAGMENTS D'INTIME AMOURS, CORPS ET SOLITUDES AUX MARGES URBAINES

Pascale JAMOULLE

Anthropologue, service de santé mentale Le Méridien/LAAP/UCL

Ces trois dernières années, j'ai poursuivi mon travail d'ethnographe de la précarité en explorant la fragilisation des corps, des rapports amoureux et les vies « en solitude » dans un quartier populaire, proche d'une grande gare bruxelloise. L'ouvrage « Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines »¹² raconte la vulnérabilité de l'humain, mais aussi sa combativité créatrice, quand les cadres sociaux se délabrent. La relégation sociale, les précarisations et les épreuves de l'exil transforment l'intimité, produisant des atteintes aux corps et des tensions de genre aiguës.

Pour réaliser cette ethnographie de l'intime, j'ai longuement fréquenté des habitants d'un Quartier Nord de Bruxelles, multipliant les sources de rencontres (immersion, récits de vie, entretiens collectifs en milieux scolaires ...). Dans cet ouvrage, j'ai cherché à rendre compte des perspectives de mes interlocuteurs(trices) sur les relations des hommes et des femmes¹³ : ce qu'ils ont vécu et observé, ce qu'ils pensent et ce qu'ils ressentent.

Ce quartier Nord est une place marchande, populaire et cosmopolite, haute en couleur, où des publics très étrangers les uns aux autres cohabitent : hôtesse de bar, prostitué(e)s, employé(e) d'une myriade de petits bazars, jeunes de la rue, clochards et illégaux, intervenants et allocataires sociaux, étudiants, habitants « belgo-belges », des nouvelles ou des anciennes immigrations... La grande précarité y côtoie la débrouille et l'indétermination des destins.

Pour que le lecteur puisse diversifier ses modes d'entrées sur ce quartier, j'ai structuré l'ouvrage en trois parties, chacune centrée sur une population et une dynamique de fragilisation de l'intimité qui lui est spécifiques. La première montre comment les rapports sociaux, dans le quartier « chaud », peuvent pousser à son paroxysme la compétition et la marchandisation des corps. Le sans-abrisme, ensuite, est la métaphore extrême des errances socio-affectives contemporaines. Tandis que, dans le « quartier turc »¹⁴, sur lequel porte la troisième partie, les conflits de normes de genre peuvent s'exacerber. Dans ces trois mondes sociaux du quartier, l'entrée par le corps et les affects privés sont des analyseurs fertiles pour comprendre de l'intérieur, l'impact des accumulations de violences subies par les populations.

Première partie. Le genre marchand.

La « compète » et l'exploitation des corps

Dans le « quartier chaud » le long de la gare du Nord, tout se vend, jusqu'aux petits bouts de corps, façonnés par l'imaginaire consommatoire. On y achète parfois jusqu'aux liens d'amitié ou d'affection, comme si l'économie capitaliste avait englobé l'intime. Si *l'hypersexualisation et la marchandisation du corps* traversent notre modèle culturel dans son ensemble, ils sont d'autant plus visibles dans ce quartier de prostitution, d'économie de bazar

¹² Pascale JAMOULLE, *Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes*, Editions La Découverte, 2009.

¹³ Que ces relations soient homo ou hétérosexuelles.

¹⁴ L'Atlas des quartiers de la population de Bruxelles-capitale, en ligne, situe le quartier turc dans la zone limitrophe entre Schaerbeek et Saint-Josse. 80 % des habitants y sont d'origine turque.

et de logements sociaux. L'impératif du « corps parfait » des feuillets américains y tyrannise toujours d'avantage les adolescents, filles ou garçons, surtout s'ils se sentent relégués des autres sphères de la réussite. La fierté d'un corps « classe », toujours perfectible, sert à résister au sentiment de honte et de domination sociale.

Des jeunes issus de l'ancien salariat ouvrier (d'origines belge et étrangère), dont les familles ont basculé dans la précarité, se sentent discriminés, mis à l'écart de la société. Le stigmate ethnique et les violences racistes vécues peuvent accentuer le sentiment « de ne pas pouvoir avancer dans la vie ». Une fraction des familles n'a pas pu transmettre les valeurs traditionnelles du monde ouvrier ou du village d'origine, parce qu'elles avaient le sentiment que les temps avaient changé. Elles ont tablé sur les capacités d'adaptation de leurs enfants à une modernité insécurisée, où elles se sentaient très désorientées. Elles ont eu peur de transmettre aux enfants des lignes de vie « arriérées ». Alors une jeunesse très déculturée a « téléchargé » telles quelles les images télévisuelles du bonheur moderne. Elle a incorporé un imaginaire de corps rivaux, dont la possible supériorité esthétique, même éphémère, peut donner accès à des ressources et à l'estime de soi. La beauté et la jeunesse du corps deviennent alors un étalon de mesure de soi et des autres. Ce qui compte alors pour eux, c'est « la compète », à coups de vêtements de marques. La quête de reconnaissance par le corps, génère des concurrences, des jalousies, des formes d'anxiété et d'insécurité majeures¹⁵. Il s'agit, pour les filles en particulier, de garder la jeunesse du corps, de le remodeler, quitte à recourir à la chirurgie esthétique ou la gastroplastie. Si elles perdent le corps de la réussite sociale, elles ont le sentiment de ne plus avoir de valeur. Et ce sera d'ailleurs sur le territoire de la maîtrise du corps que beaucoup les souffrances vécues vont prioritairement s'inscrire, avec un essor des troubles alimentaires, comme la boulimie ou l'anorexie.

Plus ces jeunes se sentent privés d'affection et de reconnaissance, plus ils utilisent les objets de consommation comme stabilisateurs d'humeur, surtout s'ils se sentent fragilisés, sans lieu, étrangers là-bas et ici. L'accès à la consommation et au « corps type » de la globalisation, peut alors faire office de support identitaire positif. Des jeunes cherchent à remplir, par des pratiques consommatoires, leur sentiment de vide et de manque. Mais ça ne fonctionne pas. Ces pratiques sont illusoire et ravageuses, elles ne consolent ni ne comblent la solitude intime.¹⁶ Quand la jeunesse a surtout reçu des réponses consuméristes à ses demandes affectives, elle tend à son tour, à l'adolescence, à acheter ses amitiés et ses amours. Des jeunes veulent sécuriser leurs liens aux autres en les entretenant par des cadeaux, en les finançant, en les gagnant par la concurrence ou la violence. Ce qui précarise tout particulièrement les rapports de genre. Ces jeunes en insécurité identitaires et sociales, surdésignés par leurs caractéristiques ethniques et la mauvaise réputation de leurs quartiers, compensent les violences sociales subies par la mise en représentation et la compétition des corps. Elles leur procurent un sentiment de maîtrise de la vie sociale et ses humiliations, comme si maîtriser son corps l'adapter à toutes forces, aux stéréotypes de genre pouvait leur permettre de reprendre un contrôle sur leur vie.

Dans le quartier chaud, le marché des corps, la vie en clandestinité et la paupérisation font le terreau du marché prostitutionnel, dans ses différents versants. La traite des êtres humains peut réduire les personnes à des corps-marchandises, chosifiés. Mais des femmes exercent aussi librement le métier de prostituées. Leur vie les a amenées à pouvoir séparer le sexe des affects. Plastiques, cérébrales, elles s'adaptent aux fantasmes sexuels de leurs clients. Les

¹⁵ Jacinthe MAZZOCCHETTI, *Si tu n'as pas d'argent tu n'es rien. Réussite et reconnaissance au sein de la jeunesse scolarisée ouagalaise*, Karthala, Paris, à paraître.

¹⁶ Gilles LIPOVETSKY, *Le Bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Gallimard, Paris, 2006.

esprits généreux, fantaisistes et créateurs résistent aux pures relations de marché qui excluent l'entraide et le don. Ces femmes racontent la dimension relationnelle de la prostitution : comment elles participent à soulager la honte, la faim et la misère sexuelle et affective modernes.

Avec moi, beaucoup ont cherché à comprendre le sens de l'essor collectif des demandes prostitutionnelles SM, de type masochiste principalement, liées à des fantasmes d'expiation. Ces demandes seraient en expansion dans le quartier Nord mais aussi dans les autres espaces du travail du sexe ¹⁷. Elles viendraient principalement d'une clientèle dite « dominante », qui travaille dans les centres d'affaire, de l'autre côté de la gare du Nord. Beaucoup de ces clients, essentiellement masculins, seraient très engagés dans les sphères du pouvoir, où ils déploient des stratégies de performance professionnelle, sociale et sexuelle qui les mettent sous pression. Ils viendraient « compenser » auprès de prostituées les pulsions sadiques de l'hypercompétitivité concurrentielle. Ils auraient besoin de « lâcher » la maîtrise émotionnelle et le contrôle sur soi, pour pouvoir retrouver sur le territoire du corps, un contact avec des affects, des peurs et des vulnérabilités proprement humaines. Des prostituées lient aussi l'essor du masochisme à la crainte collective que les hommes ont des femmes, dans une société où elles s'émancipent. En effet, font-elles remarquer, les jeux masochistes mettent généralement en scène des femmes dominantes qui humilient et maltraitent des hommes soumis. Elles font là une lecture sociale de la sexualité, en tant qu'elle révèle la violence de l'ordre culturel contemporain. Sur le plan subjectif et individuel, chaque client masochiste a ses propres motivations. Ainsi, de grands blessés de l'intimité viennent aussi jouer chez des prostituées humanistes des événements qui les ont détruits, les théâtralisations sexualisées soulageant leurs souffrances émotionnelles.

Ainsi sur le territoire du corps deux processus se croisent. Des jeunes se sentent « dominés », en déréliction sociale. Ils déploient des formes de compétition et de maîtrise sur le corps pour « être fier » et « avancer dans la vie ». Tandis qu'une clientèle vient acheter des rituels d'expiation chez des prostituées du quartier, pour « lâcher prise » et renouer avec des affects perdus.

Le « genre marchand » comme « l'école de la rue » et « la city » sont structurés par des différenciations/hiérarchisations dominants-dominés, riches-pauvres, belles-laidess..... Les corps sont les « machines ventriloques » ¹⁸ de la violence des vécus personnels et de relations sociales marquées par la monétarisation des liens, la dureté, la performance et d'hypercompétitivité. Un modèle social qui reposerait sur l'entraide et le soutien mutuel inscrirait probablement d'autres rapports au corps et évolutions de la sexualité.

Deuxième partie.

Le genre perdu. Errances et solitudes de la rue

Le *genre perdu* traite de l'absence de vie privée. Cette seconde partie de l'ouvrage raconte un second processus, qui structure les marges urbaines, que j'ai appelé *l'errance socio-affective*. Le sans-abrisme, avec ses modes d'esquive de l'intimité, en est une des formes extrêmes.

¹⁷ Voir à ce sujet les rapports d'activité d'Espace P, une association active sur l'ensemble de la Communauté française.

¹⁸ Maurice GODELIER, *La Production des grands hommes*, op. cit.

Les trajectoires vers la rue ont des ressorts multiples et complexes. Beaucoup de jeunes *travellers*¹⁹ rebelles et de clochards ont vécu une succession de scénarios familiaux violents. Certains ont été abandonnés et ballottés. Ils ont connu la négligence ou la violence morale et physique. Leur capacité à établir des liens d'attachement sécurisants a été malmenée. La plupart sont en rupture, activement entretenues, des liens intergénérationnels. Ils ont connus de nombreux échecs amoureux. La souffrance affective peut devenir un « patron de vie », elle participe à des constructions identitaires de mépris de soi, où les relations avec les autres sont très insécurisantes... La fuite et l'itinérance devenant des mécanismes de défense pour maîtriser les tensions intrapsychiques.

Ces dernières années, la population de la rue a changé, de plus en plus de clandestins et de « dépossédés »²⁰ ont basculé dans la grande précarité. Même s'ils ont de bonnes sécurités de base, leur affectivité, leur rapport à eux-mêmes et aux autres peut être ébranlée par les situations d'inhumanité vécues en rue.²¹ Sans abri, sans ressources ni recours, on peut basculer dans un espace social de prédation et de dévoration généralisée. Isolés, sans recours... pour survivre, certains se coupent de leurs affects. La vie en rue endurent les gens. Certains « mettent une armure » et n'aiment plus personne pour ne plus souffrir. Cela d'autant plus qu'en grande pénurie, l'emprise affective se transforme parfois en levier d'exploitation de l'autre. Le corps aussi représente une monnaie d'échange ; l'instrumentalisation des sentiments est une stratégie de survie parmi d'autres. Dans le rapport de genre, l'avantage qu'offrent la force physique et l'habitus de domination masculine peut être tempéré par l'intelligence relationnelle et les capacités de négociation des femmes. Beaucoup se font protéger par un compagnon ou un groupe et, parfois, exploiter sans vergogne ; mais certaines s'adaptent et font leur place en rue, en solo. Elles combinent souvent plusieurs stratégies de protection. Elles nouent des rapports affectifs intenses avec des chiens qui les défendent. Elles se masculinisent, déploient leurs pulsions guerrières et leur force de combat. En parallèle, elles trouvent quelque chose à négocier, la gestion d'un squat par exemple. Des femmes généreuses font aussi la « sécurité sociale ». Elles déploient des formes d'échange, de dons et contre-dons, qui les gardent du côté de l'humain, dans de fragiles espaces de protection et de respect de soi.

Les sans-abris trouvent des bulles de consolation et de plaisirs dans les drogues et l'alcool. Ils errent, collés au présent de la survie, sans penser au passé. Certains glissent progressivement vers la poly-dépendance et la grande exclusion, utilisant le mouvement et les urgences de la rue comme un « effaceur de mémoire », nécessaire à leur équilibre psychique. Ils ne peuvent s'attacher à un lieu, et donc à des personnes, sans se sentir déprimés et trahis. L'intime est pour eux un lieu dangereux, les liens trop proches pouvant réveiller les blessures et les violences anciennes.

¹⁹ Jeunes SDF en rupture, parfois très déprimés, souvent contestataires. Beaucoup s'insurgent contre toute forme d'institution (école, famille, travail, aide sociale...). Dans un premier temps, ils voyagent de ville en ville, d'un festival à l'autre. Quand leurs ressources s'amenuisent, la déglutition et la précarité aiguë peuvent les tenir amarrés dans un centre-ville où ils tentent de survivre grâce à l'un ou l'autre réseau de débrouille.

²⁰ Robert McLiam WILSON parle de « dépossédés », plutôt que de « nouveaux pauvres », afin de marquer l'effet direct, sur les bas revenus, de la globalisation et des positions radicales de la droite, au début des années 1990, dans l'Angleterre ultralibérale du gouvernement Thatcher. Robert McLIAM WILSON, *Les Dépossédés*, Christian Bourgeois éditeurs, Paris, 2005.

²¹ Caractérisées par l'absence de droits, la défiance absolue et l'exploitation mutuelle. Pierre-Joseph LAURENT, « Éléments pour une socioanthropologie de la défiance : l'inhumain et l'humain, esquisse d'une comparaison à partir de la société mossi du Burkina Faso », in Jean FURTOS (dir.), *Les Cliniques de la précarité. Contexte social, psychopathologie et dispositifs*, Masson, Paris, 2008.

Qu'elles soient la cause ou la conséquence de la vie en rue, des formes de fragmentation psychique et d'auto-exclusion sont très présentes dans le sans-abrisme²². Des narrateurs se sentent possédés par des êtres culturels (djinn, rabs...). D'autres parlent de dissociation de leur personnalité, liée à des vécus traumatiques. D'autres encore réinventent en permanence leur passé, ils « se font des films » sur eux-mêmes, dans des formes de mythomanie de survivance.

Entre la peur de la solitude et la hantise de l'attachement, les formes de vie communautaire sont des cercles protecteurs. Les mondes de la rue oscillent entre la marginalité dépossédée, exclue, honteuse et la marginalité mutante, réfractaire et anarchiste qui rejette les normes sociales et les systèmes établis. Des personnes à la rue se regroupent et créent des microsociétés, de petites niches de solidarité intense. Ainsi, par exemple, les squats et habitats collectifs semi-reconnus, semi-organisés, sont des lieux de reconnaissance mutuelle, des espaces sociaux alternatifs, autour d'autres façons d'habiter. Ils permettent parfois de rétablir des formes d'entente et de confiance, où les liens privés sont régulés par le collectif.

Troisième partie.

Le genre tragique. Conflits intimes dans les quartiers immigrés

Le genre tragique caractérise les conflits de valeurs, entre tradition et modernité, qui peuvent mettre à mal les relations des hommes et des femmes, des parents et des enfants. Ce style affectif conflictuel est d'autant plus présent dans les situations de replis communautaires et de ségrégation urbaines.

A Bruxelles, les quartiers populaires sont pluriels, avec de très fortes densités immigrées. L'Atlas des quartiers bruxellois montre qu'ils s'ethnicisent et se paupérisent, en particulier au nord ouest de Bruxelles, dans le « croissant de pauvreté », qui entoure le centre ville, de St Josse à St Gilles. Dans ces contextes, les conflits de normes de genre s'exacerbent, et affectent l'intimité et les liens familiaux. Dans le quartier turc, où le Méridien est implanté, il y a un regroupement dense de populations de la même origine. Une recherche récente montre que si 14% des Belges de souche vivent dans la pauvreté, ce chiffre monte à 59% pour la population d'origine turque.²³ Beaucoup de familles turques, principalement issues des immigrations paysannes, ont été progressivement rejetées de l'emploi salarié et confinées au bénéfice des allocations sociales. Le marché scolaire du quartier est devenu de plus en plus monoculturel et socialement homogène, ce qui déqualifie tout particulièrement les jeunes Turcs issus de l'immigration. Sans qualification, ils peuvent difficilement prétendre pouvoir s'autonomiser de leur famille et tabler sur d'autres formes de sécurisations professionnelles et sociales. Des groupes se replient alors sur les réseaux ethniques du travail et la protection socioéconomique des grandes familles. Le trabendo et la diversification des économies informelles sont une réponse à la dislocation du salariat non qualifié, mais ils contribuent à resserrer les « entre-soi » culturels.

Se sentant rejetés de la modernité et de ses sphères de réussite, des factions du monde turc issu de l'immigration ont fermé leurs frontières familiales et culturelles, dans des attitudes à la limite du racisme, quand elles rejettent systématiquement l'autre, le différent. Cela d'autant plus facilement que le quartier turc est un « cocon », qui protège mais qui enferme aussi la jeunesse. Des groupes se tournent alors vers le passé, mythifiant « la pureté » des origines,

²² FURTOS Jean, *Le syndrome d'auto-exclusion*, in Rhizomes, n° 9, 2002.

²³ MARTINIELLO Marco, PERRIN Nathalie, VAN ROBAEYS Béa et VRANKEN Jan, *La Pauvreté chez les personnes d'origine étrangère*, Fondation Roi Baudouin, CEDEM/ULG, OASes/Université d'Anvers, 2007.

radicalisant leurs références à une tradition villageoise patriarcale et gérontocratiques (les plus âgés ont autorité sur les plus jeunes), qui légitime des formes de gouvernance intemporelles des parents sur leurs enfants, des frères aînés sur leur fratrie, des hommes sur les femmes.

Dans les familles communautaires traditionnelles de la région d'Emirdag, en Anatolie - d'où viennent la plupart des familles turques du quartier - trois générations cohabitent. Les coutumes matrimoniales sont très endogames, elles privilégient les mariages « cousins/cousines ». Elles sont virilocalles, ainsi les fils et leurs épouses continuent à vivre chez les grands-parents paternels. Dans la tradition, la belle-mère a autorité sur sa belle-fille. Pour les soins aux enfants, un saut de génération est culturellement organisé. Ainsi, une mère élève les enfants de son fils, comme sa belle-mère a élevé les siens. Ces traditions s'accommodent mal des envies de mariages choisis, et d'émancipation des jeunes et des femmes. -

Pour garder intactes des coutumes, parfois rigidifiées et réinventées en terre d'exil, les mariages arrangés et l'importation de beaux-enfants du pays sont des enjeux capitaux, d'autant plus qu'ils constituent actuellement une des seules stratégies migratoires. Le libre choix du conjoint et la mixité culturelle des couples risquent de disloquer les grandes familles et leurs patrimoines, privant les parents du soutien des fils et des belles-filles, condamnant les belles-mères à renoncer à l'éducation de leurs petits-enfants.

Si les replis sur le passé sont une parade pour prévenir l'insécurité sociale et la solitude affective ultramoderne, ils tournent souvent au tragique. Dans les grandes familles citadelles, quand la jeunesse élevée dans deux cultures refuse de sacrifier ses désirs d'individuation, de liberté et d'amour passion, alors les conflits ouverts ou larvés mettent à mal la vie conjugale et familiale.

Les adolescents du quartier turc, avec lesquels nous avons travaillé, en milieu scolaire, racontent des cohabitations difficiles entre les différents versants culturels de leur identité. Des jeunes se disent dédoublés de l'intérieur, par des pluri-socialisations dans des univers trop différents. Ils n'arrivent pas toujours à « mélanger » leur « côté turc » et leur « côté belge ». Même avec leurs proches, ils portent des masques, font la « double face », passent d'une personnalité à l'autre, menant parfois des vies parallèles.

Dans l'errance entre deux langues (l'une qui se perd, l'autre qui ne s'apprend pas) et les conflits de culture, la plainte passe souvent par le corps. Ainsi, les corps des jeunes femmes dont le mariage a été décidé, voire imposé, par les familles souffrent de leurs désirs frustrés, de leurs sentiments d'incarcération lente. Quand les fils aînés sont assignés à des rôles et des places impossibles à occuper dans la société d'accueil, ils se sentent doublement marginalisés. Certains retournent leur colère contre leur propre corps qu'ils mettent en vertige par le jeu, les business et les consommations.

Cependant, même si les dénouements peuvent être dramatiques, l'hybride est au travail, il transforme le rapport au corps, à la subjectivité et aux identités de genre traditionnelles. Le principe d'inquiétude et la souffrance transculturelle sont souvent le prix à payer pour l'invention d'un genre métissé. Les entretiens de groupe avec des adolescents laissent émerger des formes de pensée métisse, faites de choix électifs, toujours renégociables. Ils dévoilent des modelages identitaires ainsi que des bricolages inédits et créatifs de modes de vie communautaire, qui restent solidaires mais s'ouvrent aux mélanges de cultures et à la démocratie familiale.

Conclusions

Fragilité des liens, fragmentations subjectives et maux du corps

Sur ces trois terrains, les histoires et les mondes sociaux de mes interlocuteurs façonnent leur intimité. Beaucoup étaient des femmes dont la vie privée avait été le théâtre d'insécurités et de violences. À les fréquenter, mes questions d'enquête se déplacèrent imperceptiblement vers leur vie intérieure et secrète: leur rapport au corps, à elles-mêmes, aux proches ; leurs peurs de l'emprise affective comme de la solitude.

Quand la précarité des relations et des conditions d'existence se conjuguent, *les liens qui nous attachent les uns aux autres sont insécurisants*. Ils se délitent ou se resserrent jusqu'à l'étouffement. L'insécurité sociale, les flux migratoires et l'individuation de la société semblent produire de plus en plus de sujets seuls, sans protections ni attaches durables. Tandis que les liens de famille deviennent douloureux, voire violents.

Mes interlocuteurs relatent leurs divisions intimes. *Des personnalités à multiples facettes* cohabitent aux marges urbaines. La modernité insécurisée²⁴ et les troubles de l'exil semblent générer des formes de dislocations du « moi ». Plus l'individu se développe dans des environnements précaires et des systèmes de normes successifs, plus il semble se diviser et établir des formes de communication difficiles avec les autres. Le rapport de genre change de registre, il s'agit maintenant de pouvoir aimer en discontinu, d'autres âmes sœurs divisées et toujours en partance.

Mes interlocutrices me décrivaient longuement leur corps « dans un état impitoyable », troublé et tourmenté. *Tandis que les psychés se divisent, les corps s'exposent*. Les corps portent les rêves brisés, les frustrations sociales. Les corps sont l'interface où s'inscrivent les problèmes de famille, les conflits de cultures et les souffrances de l'exil²⁵. Les maux des corps disent la place que les sujets ne trouvent pas dans le couple, la famille, le social et la culture, ils exposent les fêlures de l'intimité. Souvent, les corps souffrants portent un double message : ils hébergent des douleurs chroniques, la mort et la précarité, et en même temps ils manifestent la vie en portant les symptômes vers le soin.

Enseignements cliniques et politiques

Cette ethnographie de l'intime montre l'intensité des souffrances de genre aux marges urbaines. Elle dévoile six processus transversaux qui se tissent les uns aux autres et affectent durement les vies privées:

1. la compétition/exploitation/marchandisation des corps,
2. les errances socio-affectives et autres formes d'esquive de l'intime (qui font souvent suite à des vécus d'inhumanité),
3. les conflits de normes de genre, en particulier dans les espaces ethnicisés de la ville,
4. l'insécurité des liens, la division des psychés et l'exposition des corps afférentes.

Dans les contextes de précarisation et de multiculturalité, accompagner l'invention des rapports de genre, infléchir ces processus destructeurs, est devenu un des champs prioritaires du travail politique, psycho-médico-social et socio-éducatif. La question des souffrances de genre est transversale. Pour mieux répondre à sa complexité, il devient urgent d'enclencher

²⁴ Voir à ce sujet les travaux de Pierre-Joseph LAURENT et, par extension, ceux du Laboratoire d'anthropologie prospective (LAAP).

²⁵ Olivier DOUVILLE, *D'une position traumatique de l'étrange*, in Cahiers intersignes, n° 1, 1990.

une créativité interdisciplinaire. Ainsi, la réponse aux troubles liées à la compétition/marchandisation du corps ne peut se limiter à une offre privée de chirurgie esthétique ou de gastroplastie. Bruxelles doit pouvoir prendre en charge ses sans-abri et ses illégaux. Vivre sans droits, parfois même à la rue, est une situation d'inhumanité qui peut conduire à des formes d'auto-exclusion et d'esquive de l'intime, avec des dimensions transgénérationnelles imprévisibles. De même, les souffrances de genre sont majorées dans les ghettos urbains. Derrière ses façades de capitale de l'Europe, la ville s'est morcelée. Le travail de résistance aux apartheid urbains, et le soutien aux dynamiques de mélange interculturels sont devenus une priorité à Bruxelles, notamment par des régulations du marché scolaire et locatif.

L'enquête montre aussi que la clinique de demain sera une clinique de l'exil : de l'interprétariat, du bricolage, du métissage de l'hybridation. Elle devra penser l'autre dans sa culture et ses normes de genre, sans l'y enfermer. Elle se façonnera à partir des savoirs de la santé mentale mais aussi de l'anthropologie et des autres sciences sociales. Elle prendra en compte l'histoire incorporée des gens et des sociétés, l'expérience du déracinement, et renforcera leurs capacités de symbolisation et de création de ressources nouvelles.

VERS UNE FIN DE L'INNOCENCE DE NOS ENFANTS?

Géraldine LEVASSEUR

Journaliste pour le magazine Zone Interdite et écrivain

J'ai décidé d'écrire ce livre²⁶ et de réaliser ce reportage²⁷ car il me semblait essentiel d'alerter les parents sur l'univers quotidien de leurs enfants.

Beaucoup de parents travaillent et ne savent pas ce que font leurs enfants quand ils sortent de l'école.

Un adolescent sur deux qui entre au collège possède déjà un téléphone portable.

Ces périphériques sont de plus en plus perfectionnés. Ils permettent de faire des photos et des films, de les partager avec les autres, ils ont des connections internet.

Ces petits objets anodins sont devenus indispensables aux ados. Pour communiquer entre copains mais aussi parce qu'ils sont une véritable source d'information pour eux.

Les parents sont rassurés car ainsi ils peuvent joindre leurs enfants et imaginent qu'ils peuvent les surveiller à distance ou au moins les localiser.

Les ados ont aussi des ordinateurs, souvent dans leur chambre. Les parents sont fiers de la maîtrise technologique dont fait preuve leur enfant qui domine l'informatique bien mieux qu'eux. Mais les parents savent-ils vraiment ce que fait l'enfant quand il est dans sa chambre, seul, face à son ordinateur. C'est tellement facile de répondre qu'on est en train de faire une recherche sur Google pour un exposé scolaire.

Le problème aujourd'hui, c'est que nous ne maîtrisons plus grand chose des sources d'informations de nos enfants sur des sujets sensibles comme la sexualité.

Notre société est de plus en plus sexuée et ce n'est pas nouveau. Ce qui l'est, en revanche, c'est le libre accès à la pornographie pour nos enfants.

Avant, regarder un film porno, c'était interdit, c'était une loi simple : les films pour adultes étaient interdits aux moins de 18 ans. Si on voulait voir un film porno, il fallait mentir, ruser et les ados savaient qu'ils transgressaient un interdit. C'est important d'être conscient de transgresser un interdit, de se dire qu'on va faire quelque chose d'interdit. Car on sait que ce n'est pas la norme ou que ce n'est pas comme ça que ça doit être.

Avec Internet, le porno est en libre accès. Certes, il y a des pages d'accueil qui mettent en garde et qui « interdisent » l'accès aux mineurs. Mais il suffit de mentir, de dire qu'on a 18 ans et la voie est libre. Les parents les plus prudents auront mis un « verrou » sur l'ordinateur de la maison. Mais que se passera-t-il quand l'enfant ira chez un copain qui n'aura pas de verrou ? Et ça arrivera fatalement.

Par ailleurs les images pornographiques peuvent également arriver par les téléphones portables, via Bluetooth, par MMS, par e-mail. Il peut s'agir de séquences capturées dans un film porno ou d'images réelles.

Il y a de plus en plus d'incidents dans les collèges liés aux téléphones portables. L'an dernier, un médecin scolaire dans la Drôme (même pas dans une zone urbaine) m'expliquait qu'il ne se passait pas une semaine sans « mini drame » du portable. Une jeune fille, filmée nue dans sa chambre qui avait pris une photo d'elle, l'avait envoyé à une copine et cette même copine, la faisait circuler à toute la classe. Imaginez l'humiliation pour cette gamine. C'est un des problèmes de la sexualisation à outrance : on banalise la nudité et l'intimité des corps.

²⁶ *Ados : la fin de l'innocence. Enquête sur une sexualité à la dérive*, Max Milo, 2009.

²⁷ Enquête réalisée pour le magazine de télévision (M6) *Zone interdite*.

Beaucoup plus grave : lorsque je séjournais à la Brigade des Mineurs de Marseille, trois affaires successives sont arrivées concernant des jeunes filles qui ont pratiqué des fellations à celui qu'elles croyaient être leur petit ami. Lui a filmé. Et le film est devenu une arme de chantage : si tu ne fais pas la même chose à tous mes copains, je balance le film au collège. C'est trop de pression pour des gamines de treize ans. Elles ont enchaîné les fellations à tous les garçons. Mais à l'arrivée, les images se sont quand même retrouvées dans la cour de récréation sur tous les écrans des téléphones portables. Il a fallu, dans les trois cas, qu'un surveillant intercepte un fond d'écran pour comprendre le drame que vivaient ces filles.

Ce qui m'a beaucoup interpellé lors des auditions de ces gamines, c'est la facilité déconcertante avec laquelle elles avaient pratiqué la première fellation. L'une d'entre elles n'avait même pas encore embrassé son petit copain sur la bouche mais elle pensait que si elle ne faisait pas la fellation, il la quitterait parce que toutes les autres filles font ça. C'est un acte banal.

La sexualité sur Internet est "trash". La pornographie véhicule beaucoup d'argent et les webmasters rivalisent pour que leurs sites soient les plus "hard". Les nouveaux pornos sont des "gonzos", des films amateurs très violents, des images tournées sans montage, sans truchage, les coups portés le sont réellement, les femmes y sont totalement dégradées et placées dans des situations extrêmes. Nos enfants raffolent de ces séquences car ils n'aiment pas le mensonge et ont le sentiment de voir des images pas truquées. Ces images constituent bien souvent leur première vision de la sexualité.

Cette découverte s'effectue en général à ce moment de la vie, la prime adolescence, où leurs sens s'éveillent et les incitent à aller vers toutes sources d'informations concernant leur sexualité. A cet âge, une question obsède les filles : c'est comment la première fois ? Une question obsède les garçons : est ce que je vais être à la hauteur ? Comment peut-on sérieusement dire que ces images n'ont pas d'influence sur eux ?

Pour eux, comment comprendre où est la norme : qu'est ce qui se fait, qu'est ce qui se fait pas ? Bien sûr, ce seront les plus fragiles qui passeront à des actes déviants. Mais tous seront perturbés. La pornographie comme rite initiatique à la sexualité, c'est forcément perturbant.

Pour écrire mon livre, j'ai interviewé une centaine d'ados âgés de 11 à 14 ans : tous sans exception avaient vu des images porno. Pas des films entiers mais des "pop up", ces fenêtres non sollicitées qui s'ouvrent sur Internet. Tous avaient été choqués par ces images. Les garçons se demandaient ce qu'ils devraient faire quand ils seraient avec une fille. Les filles se demandaient si elles seraient obligées de faire des fellations à plusieurs garçons à la suite.

Il faut offrir à nos enfants une autre vision de la sexualité. Injecter de l'amour dans leurs cœurs, ça paraît banal et mais ce n'est pas si simple dans un monde rude. Mais il faut se battre. Leur donner les bases de ce qui se fait mais sans entrer dans le détail car ce n'est pas aux parents de faire l'éducation sexuelle de leurs enfants. Il n'y a rien de plus gênant pour des enfants que d'entendre leurs parents parler de sexe.

En revanche, ce qui m'a frappé, c'est le manque d'information des parents. Ils n'ont pas démissionné mais ils sont dépassés. Beaucoup disent qu'ils n'y comprennent rien aux ordinateurs ou aux téléphones portables. Mais on peut au moins faire l'effort vérifier l'historique de l'ordinateur à la maison ou ne pas laisser passer un sms douteux. Il me semble aujourd'hui que les parents veulent à tout prix être aimés de leurs enfants et qu'ils sont en perpétuelle négociation avec eux. Alors ils ne montrent plus de limites claires.

J'ose en conséquence quelques suggestions à l'égard des parents.

Dans les cours d'éducation sexuelle ou au collège, on présente toujours le sexe sous un angle hygiéniste ou organique, c'est comme une maladie. On parle du sida, des préservatifs, de grossesse pour les filles, mais on ne parle jamais d'amour. C'est une vraie lacune parce que je crois qu'en injectant de l'amour dans le cœur des enfants, en mettant en avant des valeurs, telles que le respect de l'autre, la séduction, le doute, ça les aidera à comprendre et à s'orienter dans les voies complexes de leur sexualité.

Aujourd'hui l'impression qui domine au sortir de mon enquête, c'est que les enfants n'ont plus envie de douter, ils n'ont plus envie de cheminer vers l'autre, ils ont envie de tout prendre tout de suite, comme des objets de consommation. Même s'il s'agit de consommer des personnes. C'est dur pour la victime qui va rester sur le carreau. Aussi bien filles que garçons. Car les garçons sont soumis par la bande des copains à un impératif de virilité, il faut qu'ils assurent et prouvent leur virilité sinon ils passent pour des bouffons et des ringards. On doit préserver les filles mais on doit aussi expliquer aux garçons qu'ils ne sont pas obligés d'être forts ou virils à tout prix.

Il y a de même une vraie responsabilité des parents dans la manière dont ils laissent leurs enfants s'habiller. Des gamines vêtues comme des lolitas dégagent une image peu conforme à la réalité : elles ont 12 ans, elles ont un corps de 12 ans, une mentalité de 12 ans, mais elles arborent une tenue vestimentaire digne d'entraîneuses avec le nombril à l'air, des *push up* pour les seins, le string apparent. C'est un vrai problème parce qu'elles renvoient une image hypersexuée, comme un appel pour les garçons. Du moins les garçons le perçoivent comme un appel alors naturellement les filles de 12 ans aujourd'hui ont le mental de la fille de 12 ans que j'ai été moi-même : on rêve d'amour fleur bleue, on rêve du prince charmant, on rêve d'être aimée, on ne rêve pas de passer à l'acte sexuel d'emblée sans préliminaires sentimentaux. Ces lolitas renvoient un signal dénaturé, leurs parents devraient être attentifs à la manière dont leurs filles s'habillent.

Il faut s'inquiéter de tous les changements de comportement d'une jeune fille et être en permanence à l'écoute. Ne pas hésiter à inviter tous ses copains pour faire connaissance, voir qui elle fréquente, comment se passe sa vie de tous les jours, qui elle voit et ce qu'elle fait à la sortie du collège.

Il me semble que les parents doivent essayer, sans être trop intrusif dans la vie privée de leurs enfants, de les cadrer, de ne pas les laisser flotter, de ne pas les abandonner à des secrets trop lourds à porter.